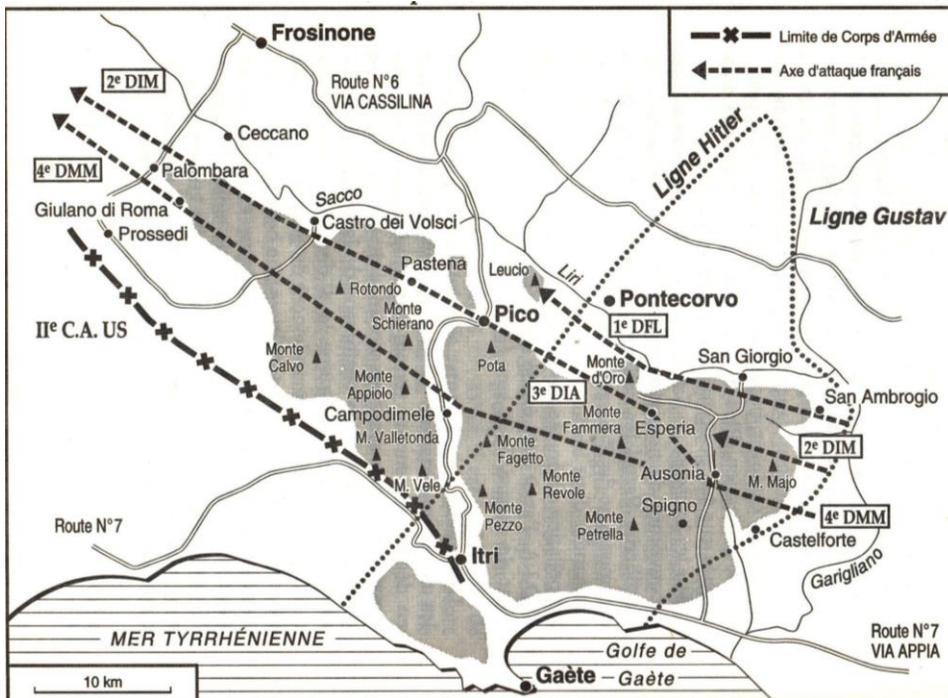




14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI VERS LA LIGNE HILTER



Général BROSSET
Commandant la 1^{ère} D.F.L.



LE 14 MAI



Yves Gras
© Philippe Gras

A partir du 14 mai, le C.E.F. passe à l'exploitation. Le corps de montagne et la 3^e DIA s'engagent à toute vitesse sur leurs axes pour empêcher l'adversaire de se rétablir sur la ligne « Hitler » et déborder cette position par la montagne.

Dans la boucle du Liri, les combats reprennent avec âpreté le 14 au matin. Un épais brouillard couvre encore la vallée. La « vague » du capitaine de Galbert attaque San Appolinare dès l'aube. Il lui faut plusieurs heures de combat pour prendre le village. La bataille paraît terminée et gagnée. Les prisonniers allemands affluent. Ils sont sales, hirsutes, découragés. Mais à 800 m après le village, les chars de GALBERT sont arrêtés par un réseau serré de canons de 88 installés sur le Cantalupo, un éperon rocheux qui barre la vallée. Plusieurs chars sont touchés. Un officier des spahis, le lieutenant SOLIUM est tué.



Stéphane Piobetta
© M.O.L

Au même moment la 3^e Cie du B.M.N.A. est prise sous un très violent tir d'artillerie. Son chef, le lieutenant PIOBETTA, un normalien évadé de France, est tué, ainsi que le lieutenant Henri LANGLOIS, dont le frère commande le BM 11. Il n'y a plus d'officiers à l'unité.

Les tirailleurs refluent et se dispersent sous les obus. Lorsqu'on parvient à les regrouper en arrière, 55 hommes répondent à l'appel. Pour prendre San Giorgio-a-Liri le général BROSSET modifie alors son dispositif.

Il articule la division en trois groupements mixtes comprenant chacun une vague blindée et un bataillon d'infanterie. Il charge le lieutenant-colonel BAVIERE, avec le groupement n° 1, formé des blindés de Galbert et du 22^e B.M.N.A, d'attaquer San Giorgio de front, pendant que le colonel RAYNAL, commandant le groupement n° 2, — 3^e vague et B.M. 24 —, débordera le village par le sud en partant de Vallemajo. Mais la manœuvre n'a pas le temps de se développer. Après une vigoureuse intervention de l'artillerie, l'ennemi décroche précipitamment avant que le groupement RAYNAL ait entamé son débordement.

Dans l'après-midi, le 22^e B.M.N.A repart en avant.

A 17h, une patrouille de reconnaissance aux ordres du lieutenant ANTHONIOZ gravit les pentes du Cantalupo qu'elle trouve abandonné.



Pierre Anthonioz
© col. Petitot

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI



Jean Magne © M.O.L.

... / ... Du haut de ce mont, elle découvre vers l'ouest toute la vallée du Liri et les arrières de la ligne Gustav. La route de San Giorgio est ouverte. Des éléments du B.M.N.A. avec le **capitaine MAGNE**, montés sur les blindés de Galbert, pénètrent dans le village à la tombée de la nuit

Durant ces deux journées de combat, une grande part du succès revenait aux spahis du 3^e RSM et au capitaine de **GALBERT**.

GALBERT était un officier de cavalerie de belle prestance, paré du prestige que lui avaient valu les combats de Saumur en 1940. Il avait rejoint l'Afrique du Nord par l'Espagne en 1943. Depuis le début de la bataille, les rapports entre FFL et spahis, froids et corrects, étaient restés sur le plan purement technique. Mais le combat en commun avait obligé les uns et les autres à se connaître et à s'apprécier. Si les spahis trouvaient que le 22^e B.M.N.A. avait une allure singulière, ils devaient bien admettre que ce bataillon n'avait cessé d'attaquer avec une énergie farouche, malgré ses pertes, 214 hommes hors de combat, 55 tués ; que sur ses 34 officiers, 5 avaient été tués et 11 blessés, un sur deux hors de combat ! D'autre part, l'audace de Galbert et l'allant de ses blindés avaient forcé l'admiration de leurs camarades de la D.F.L..

Dès la prise de San Giorgio, le **général BROSSET** était arrivé au volant de sa jeep, à fond de train, derrière les premiers éléments des spahis et du B.M.N.A. Sur la place du village, il avait vivement félicité **GALBERT** en le serrant dans ses bras dans une accolade chaleureuse. Entre combattants des F.F.L. et soldats de l'armée d'Afrique, la glace avait fondu, la fraternité d'armes venait de renaître dans les ruines d'un village italien, conquis ensemble.

Les Allemands ne se sont pas rendus compte tout de suite qu'une énorme brèche s'ouvre dans leur dispositif. Le général Raapke, qui commande le secteur, a espéré rétablir la situation par ses propres moyens. Il a accepté la bataille sur la ligne « Gustav » et tenté de la maintenir en engageant ses réserves locales qui ont rapidement fondu au feu de la bataille. Il n'a avisé que très tardivement les échelons supérieurs de la rupture de la position défensive. Les liaisons ayant d'autre part mal fonctionné, le maréchal Kesselring n'a connaissance de la situation réelle entre le Liri et la mer que dans la nuit du 14 au 15 mai. Il est trop tard pour monter une contre-attaque d'envergure avec les réserves stratégiques qui étaient restées inemployées pendant la bataille de rupture.

Bénéficiant de ces erreurs, le C.E.F. poursuit à toute vitesse l'exploitation de ses succès initiaux. Son corps de montagne s'engage rapidement dans le massif du Petrella. La 3^e D.I.A. du **général de MONSABERT** a dépassé la 2^e D.I.M. dans la vallée de l'Ausente et marche sur Esperia.



Le 1^{er} Régiment d'Artillerie

Pendant tout le mois de mai et le début de juin, l'activité des groupes est extraordinaire : ils se déplacent au cours de la nuit, s'installent à l'aube, règlent leurs tirs dès les premières lueurs du jour, souvent en avion, et sont prêts en quelques instants à appuyer l'attaque quotidienne. Ils repartent parfois dans la même journée pour se déployer à nouveau. Les officiers de liaison viennent en première ligne avec leurs camarades d'infanterie, menant la vie âpre et dangereuse des observateurs avancés.

Le 20 mai, les groupes sont aux environs de Pontecorvo, au cœur de la ligne Hitler.

Le 25 mai, la jonction est faite avec l'armée américaine. Le 28 mai, pendant que l'infanterie se regroupe, le Régiment est près de Frosinone, en appui de la 4^e Division marocaine de montagne



Pierre Simonet © M.O.L.

L'unité de Pierre **SIMONET** est engagée dans l'offensive de mai 1944 qui brise les lignes Gustav et Hitler, libère Rome et poursuit l'ennemi jusqu'aux abords de Sienna.



A l'arrière de son piper-cub, jumelles autour du cou, Pierre s'aventure dans le ciel au-dessus du dispositif ennemi afin renseigner l'artillerie sur les positions allemandes. En opérations, et personne n'avait réalisé à quel point ces appareils antédiluviens s'avèreraient efficaces pour débusquer et neutraliser l'ennemi et faciliter l'offensive...



Jacques Pigneaux
de Laroche ©
Fondation de la
France Libre



Michel Sauvalle
© M.O.L.



Charles de Testa
© M.O.L.

... /... « Peu de jours après l'offensive du 10 mai, à 500 mètres d'altitude, nous survolons la route où se sont engagées nos patrouilles et poursuivons vers le dispositif ennemi... soudain, il se dévoile à nous, des véhicules d'actives... c'est là que l'Allemand bousculé se regroupe et se réorganise.

Je signale immédiatement sa présence au P.C. par radio : - *Ici Canard, je vois des véhicules chleuhs en 38-42- Allo Canard, bien compris, nous déclenchons un tir de destruction. Merci Canard.*

Car, humour artillesque, nos noms de code étaient Canard pour moi, Pigeon pour DE LAROCHE et autres jolis noms de gibier à plumes pour SAUVALLE et DE TESTA ».

Mission accomplie : un véhicule de combat allemand touché, prend feu. Plus d'une fois, Pierre SIMONET essaya des tirs et une rafale laissa même deux impacts dans le cockpit de chaque côté de sa tête.

Son camarade observateur DE TESTA fut blessé par la D.C.A en Italie.

« Lorsque l'engin était irrémédiablement cassé - cela nous est arrivé au moins dix fois sur des terrains impossibles - Bronson W. Chandler, l'officier de liaison, prenait les choses en mains : il contactait le Général CLARK, Commandant des Forces Américaines, et sans délai, un avion neuf nous était livré dans sa caisse »



Debriefing pour Pierre Simonet au centre © P. Simonet



Paul LETERRIER

1^{er} Régiment de Fusiliers Marins

Au mois de mai sur le Garigliano, où le chevalier Bayard se rendit célèbre, nous commençâmes notre travail d'éclaireurs.

Nous l'étions doublement, car pilote du scout-car n° 213, j'étais constamment le véhicule de pointe de mon peloton et j'allais le rester durant toute cette campagne d'Italie puis celle de France.

C'est une performance car, en principe, le véhicule de pointe est celui qui, étant le premier à passer, devait sauter sur les mines, être la cible des canons antichars et des éléments retardateurs de l'armée adverse, bref, le sacrifié.

En fait, nous eûmes une chance inouïe, pourtant nos adversaires ne se privèrent pas de nous assaisonner d'obus antichars, de barrages d'artillerie, d'obus de mortier et de rafales de mitrailleuses. Notre véhicule eut la baraka et échappa à toutes ces embûches. Nous fûmes trois, de cet équipage de cinq, parfois de six, à nous en tirer : le second-maître Albert TRIPODI, le chef de voiture ; le matelot René FLANDIN dit Nénesse, le tireur de la mitrailleuse 12,7 ; et moi-même, le chauffeur.

Les scout-cars étaient des véhicules 4x4 de reconnaissance pesant 7 tonnes, munis d'un blindage léger et armés de deux mitrailleuses 7,6 et d'une de 12,7. En outre, nous disposions d'un mortier de 60 mm. Chaque homme avait une carabine légère à répétition, et le chauffeur une mitrailleuse Thomson de 11,43. Et bien sûr, un bon stock de munitions et de grenades offensives et défensives. Les pneus étaient dotés d'alvéoles individuelles, ce qui permettait, si l'une d'elles était crevée, de continuer à rouler durant quelques heures.

Nous arrivâmes ainsi dans la région du fleuve Liri, à proximité du Monte Cassino, sur la ligne Gustav. Celle-ci se trouvait installée tout le long d'un massif dominant une vallée. Pour y parvenir, il fallait descendre au fond de cette vallée, bien en vue de l'ennemi, et remonter de l'autre côté. C'était notre objectif. Un régiment de chars légers américains devait nous soutenir dans cette manœuvre.

Nous commençâmes notre descente sous la conduite de Constant COLMAY, et bien évidemment sous un tir de barrage nourri. Quant aux valeureux combattants américains, que firent-ils ? Ils nous laissèrent tomber et se planquèrent. Malgré tout, nous réussîmes à atteindre le fleuve et à nous mettre à couvert. En dépit d'une contre-attaque sérieuse, nous conservâmes notre position. L'ennemi ayant décroché dans la nuit, nous poursuivîmes notre avance.



© Paul Leterrier

LE 15 MAI

LES 15 ET 16 MAI



Yves Gras
© Philippe Gras

À partir du 15 mai, la 1^{ère} DFL reçoit la mission de couvrir la 3^e D.I.A. au nord en progressant sur l'axe San Giorgio, Pontecorvo. Il lui revient donc d'aborder de front la ligne « Dora », puis la ligne « Hitler » dans la vallée du Liri, pendant que les Algériens de Monsabert attaquent à sa gauche vers Esperia et San Oliva pour déborder ces positions par les hauts. Devant la division, les Allemands vont mener pendant plusieurs jours un âpre combat retardateur, lui disputant pied à pied le passage de tous les obstacles et de toutes les coupures de la vallée, d'abord avec les restes du groupement Nagel, puis avec des unités en réserve ramenées de la région de Rome ou du secteur adriatique et hâtivement jetées dans la bataille. La division va subir malgré elle cette forme de combat terriblement efficace, l'exiguïté de sa zone d'action l'obligeant à toujours attaquer de front, sans pouvoir véritablement manœuvrer. Elle sera freinée, en outre, par la nécessité de se garder constamment sur son flanc droit face au Liri. Les Britanniques de la 8^e armée, bloqués devant Monte Cassino, n'avancent en effet que très lentement le long du fleuve sur un front décroché de 5 à 6 kilomètres par rapport à celui de la 1^{ère} DF.L.

A San Giorgio, le B.I.M.P. qui a relevé le 22^e B.M.N.A. tente, le 15 mai, de déboucher vers l'ouest. Il doit y renoncer en raison des résistances qu'il rencontre et parce qu'il est pris à revers par des tirs provenant de la rive nord du Liri. Les Britanniques, en effet, n'ont pas encore dépassé San Appolinare où un officier canadien est venu à la nage faire la liaison.

On s'aperçoit d'autre part que le terrain à l'ouest de San Giorgio — contrairement aux apparences — est impraticable aux chars. Le combat devenant une affaire d'infanterie, BROSSET rétablit l'articulation normale des brigades. Il ramène les blindés en réserve et rend le 3^e R.S.M. à la 2^e D.I.M.

La 4^e brigade se regroupe dans l'après-midi autour de San Giorgio. Le B.M. 24 la rejoint en passant par la vallée de Vallemajo. Il y trouve des positions d'artillerie allemande abandonnées, des pièces de 105 hippomobiles détruites, des P.C. en désordre où de nombreux documents ont été oubliés, des centraux téléphoniques intacts et, dans l'un d'eux, présence insolite, un soldat allemand à son poste.

Yves Gras La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983

SAN GIORGIO

par Jean FAIVET

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Jean Faivet

San Giorgio : un village, une bourgade même, fortement secouée, mais pas rasée comme la plupart des villages que nous avons traversés. You ! you ! you ! ! Les mortiers arrivent. Nous recevons la première bordée, planqués le long d'un talus ; puis, ordre est donné à mon groupe de rejoindre l'église.

A peine arrivés, les mortiers sont avertis : une averse s'abat sur nous. Nous attendons, debout ; pas un ne cherche un abri.

Enfin, notre sergent-chef, le petit CALVY (Gilbert) prend une initiative. Il nous conduit en terrain découvert jusqu'à une grande bâtisse, entourée d'un mur de pierres sèches. A un endroit donné, ce mur tombe et est continué par un vaste bassin, rempli d'une eau profonde et claire. Par endroits, de grosses bulles montent et crèvent à la surface : ce sont des sources qui crachent ces bulles. Oh ! Trois rosiers couverts de rosés rouges : j'évoque les piscines des belles romaines... *ta ta ta ta...* le crêpi du mur gicle – trop haut – *ta ta ta ta* – plus bas. *Faivet ! C'est nous qu'on astique !*

Je ne m'en étais pas rendu compte. Une troisième rafale fut presque bonne. Déjà, mon fusil-mitrailleur au bipied cassé par un éclat de mortier s'était couché sur le mur, et, de sa gueule, fouillait la campagne.

Où nous avait-on fourrés ? Des roseaux hauts de deux à trois mètres poussaient à sept ou huit pas de mon mur. Sur la gauche, la prairie par où nous étions venus était déserte. En face de nous, à quelques centaines de mètres, des maisons aux fenêtres sombres, énigmatiques. Mon groupe devait défendre ce coin de terre, de parc. De notre propre chef, nous décidons de lancer une patrouille. Nous ne voulons pas côtoyer un ennemi sans le voir, sans le provoquer. Je dois rester à mon poste, prêt à appuyer du feu de mon F.M. le grand DARNOIS (Marc) et deux camarades qui viennent de partir. Les roseaux se referment sur eux – un temps – des mitraillettes crachent. Je ne vois rien : où tirer ? Dois-je m'élancer avec le F.M. ? Si je tombe, le parc n'est plus tenu : c'est une brèche ouverte J'appelle le reste du groupe : nous resterons sur place, prêts à barrer le chemin.

L'alerte est passée. Nous venons de toucher des rations américaines K, pour la première fois. Quelle aubaine ! Je connais assez d'anglais pour délaissier le pâté et choisir le fromage. J'ouvre la boîte ; à peine ai-je tenu entre mes doigts ce couvercle métallique que la nausée me prend : j'envoie boîte et fromage bien loin.

... / ... Fin philosophe, à l'abri du mur moussu, je m'assieds et je fais chauffer mon chocolat. Mon quart bu, je retourne à ma pièce : on annonce des *Tigres* ou des *Panthers*. Nous autres marsouins n'en sommes pas à une marque de casserole près : sur notre droite en effet, les miaulements caractéristiques des canons de chars se répondent. Drôle d'idée ! Ils s'attaquent aux blindés Canadiens, et nous autres, nous sommes une compagnie pour tenir quatre kilomètres de front !.

D'instinct, nous nous crispons. Qu'arrive-t-il sur nous ? Ce n'est pas l'aboiement du 77, ni le miaulement des petites pièces, ni un sifflement. En faisant le gros dos, je demande : C'est du combien, Michel ? (**Michel d'ABBADIE**, ex-artilleur). *Ce n'est pas de l'artillerie*, me répond mon ami. *Ce sont des sirènes qui arrivent sur nous*. Un fracas, et tout est fini. C'était la première rafale de katioucha que nous recevions. (*Cet engin, appelé minenwerfer en langue germanique était en fait un mortier à six tubes que les allemands avaient récupéré sur le front russe. Les obus de ce mortier étaient, primitivement, munis d'une sorte de sirène et contenaient un tas de ferraille : vieux clous, riblons, déchets d'acier... On a ainsi retiré un écrou de la cuisse d'un blessé*).

Des sifflements asthmatiques suivent bientôt. Des fusiliers marins venus à la rescousse ont réussi à embourber deux chars à quelques mètres sur notre gauche. Ils ont été repérés : un coup long se perd dans la toiture de la villa du parc : un obus tiré court choit dans le marécage. **MARY (Henri)** et moi nous nous resserrons : nous avons compris. Voici le nôtre : il tombe ! A un mètre de nous environ, il écorne le mur, de l'autre côté : j'ouvre la bouche. Nous allons sauter en l'air... Rien. Nous nous redressons... La boue du marais couvre un trou. L'obus n'a pas éclaté. L'enc... ! crie **MARY**, et nous déplaçons le F.M. d'une quinzaine de mètres.

Et la nuit vint. Depuis plus de huit jours, nous n'avons pas dormi deux ou trois heures d'affilée. D'un commun accord, nous décidons que la moitié du groupe se reposera pendant que l'autre moitié veillera. Nos nerfs sont à bout. Les allemands nous ont soumis à la douche écossaise : tous les quarts d'heure environ, une salve pour nous tenir éveillés. Et voici à nouveau le katioucha. Nous tombons à terre : le long du mur, derrière moi, **ANTONI (Dominique)** s'est couché. Et, pendant que le hurlement s'approche et s'amplifie, il saisit à plein bras mes deux jambes bottées. Et je sens battre follement la poitrine de celui que nous appelions le gosse. Non, je ne dois plus avoir peur ; je dois paraître calme, blagueur devant mes camarades. Et je me relève.

J'avais posé mon F.M. sur le mur, juste à l'endroit où s'élevait un noisetier. J'étais debout, à demi caché dans les branches. La nuit était traversée de milliers de traits de feu : ce n'étaient pas des balles, mais des lucioles qui pullulent dans ces marais.

Les roseaux chuchotaient, quant à eux, des histoires du temps jadis. *Ta ta ta ta...* Les feuilles du noisetier ont été mordues. La mitraillette est partie à quelques mètres **Bon Dieu ! Tu vas te coucher ! ANTONI** ne bronche pas. *Couche-toi !*, et je lui envoie une ruade dans les jambes.

A ce moment où la rafale pouvait, devait jaillir, j'étais plus calme que jamais. Froidement, je calculai : si le boche tire et me manque une deuxième fois, je le repère et je lui lâche mon chargeur complet. Et je me représentais une capote verte, hachée de vingt balles.

Les minutes passèrent... **Tiens ! Mon vieux Faivet ! un bidon de deux litres de pinard**. Ce brave **LASSALLE (Pascal)**, un petit basque, avait été chercher cela chez les gens du 8e Chasseurs. Depuis quelques heures en effet, les chars étaient venus renforcer la position.

Le lendemain, 16 mai 1944. Journée radieuse. L'artillerie s'est tue. Eh bien ! mes amis, je vais prendre un bain. Je me déshabille, et je plonge dans le bassin. Je fais même quelques brasses, et, chose étonnante, à peine sorti de l'eau, je trouve du savon. La fatigue coulait de mes membres, le sommeil clé mes yeux. Un deuxième plongeon, et me voilà vierge de tout savon américain. Décidément, je ne ferai pas les choses à moitié : je me raserai. J'ai divisé ma barbe duveteuse de quinze jours en deux tranches symétriques : tout le côté droit est déjà tombé... **Faivet ! prépare-toi. Vite ! on part en patrouille !** Je ne comprends pas très bien : à dix heures du matin, en patrouille ! L'artillerie a reçu ordre de ne pas tirer pendant trois heures. Nous pouvons faire un tour de quatre kilomètres dans les lignes boches . Le côté gauche de ma figure noir de barbe, je boucle ma cartouchière lune, et je prends quatre grenades, outre mon F.M.

Le grand **DARNOIS** est en tête. Il semble faucher l'herbe avec ses longues pattes d'araignée ; il nous domine tous de son turban de laine kaki, en guise de casque. **D'ABBADIE** le suit, les jumelles pendues au cou. Cinq camarades nous protègent sur les côtés, et, avec un corse, je ferme la marche en allant souvent à reculons. En effet, l'attaque peut se produire de tous côtés. Au bout de quelques mètres notre poste de radio ne captait plus la voix de **SALLERIN**, notre lieutenant : nous étions isolés.

Trois heures après, nous rentrions.

Nous avions couvert, aller et retour, une dizaine de kilomètres sans rencontrer un allemand. Nous avions néanmoins repéré des pièces d'artillerie ennemies, reconnu des passages pour les chars, et je ramenaï, entre chemise et peau, une pancarte indicatrice de la batterie Hoffmann, en position derrière un cimetière. Par quel prodige nous n'avions pas été repérés, pas un de nous ne l'a encore compris.

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

... / ... Nous arrivions à San Giorgio quand les Canaques de la 1ère compagnie partaient à l'attaque. Dispersés en tirailleurs, ils avançaient dans un ordre parfait.

Est-ce la fatigue ou les quelques gorgées de vin que je viens de boire ? J'avance dans un pays de rêves : le soleil luit – je ne pense plus au combat qui nous attend – le soleil luit, l'herbe est d'un vert inconnu sous le ciel de France – le ciel de France ? – que de fleurs dans ces prés, des bleues, des rouges, clés rouges. Oui, le dormeur du val clé Rimbaud : il est dans ma prairie, dans cette herbe, il est couvert de fleurs, il a deux trous rouges au côté droit.

MARY, à côté de moi, ne dit mot non plus. Est-cela un pressentiment ? Halte ! Machinalement je mets en batterie, clans l'herbe. En avant ! Tiens ! À ma gauche, un cimetière avec des casques allemands sur les croix. Nous autres, ils ne nous enterreront pas avec nos casques. Nous n'avons pris que le calot bleu pour l'attaque.

On tire de la maison, derrière le cimetière. Je vois WERNER, un camarade originaire de Strasbourg, courir : il se fera toucher. Et, de mon F.M. je balaie les ouvertures de la maison. Je tire debout : mon brave *brenn* saute entre mes mains, les douilles tombent dru à mes pieds.

Maintenant, on tire de partout. ! Devant nous, sur notre droite. Un chemin creux est là, qui offre son talus protecteur, Et nous attendons. Monsieur SALLERIN, notre lieutenant, a trouvé un trou, et, de la, annonce a son poste radio : *deuxième section ! préparez-vous à attaquer résistance sur notre gauche.* Cette résistance, c'est une baraque basse transformée en blockhaus, la première casemate de la ligne Hitler. Le lieutenant PILLARD, calme, la tête haute, coiffé de son petit calot, regarde de temps en temps par-dessus le talus, et organise l'attaque.

A ce moment, arrive une auto. Elle est passée sans se faire toucher. C'est BROSSET. *L'infanterie, nom de Dieu ! En avant, les gars !* Le poste récepteur de CALVY nasille : *Première section ! en avant ! – Première section ! en avant !*

CALVY (Gilbert), en vieux baroudeur, devine le massacre ; il ne veut pas transmettre l'ordre. Mais nous l'avons entendu. Nous hurlons : *Première section ! en avant !* DARNOIS aux grandes jambes dépasse tout le monde. Il était à deux ou trois mètres devant moi. Un coupe-coupe, ramassé sur un Sénégalais mort lui battait les fesses. Et ce coupe-coupe me fascinait...

Le talus qui nous protégeait tombait brusquement. Après, c'était la plaine unie, nue, devant la casemate qui crépitait. Venant de notre droite, des balles sifflent : des boches dans les arbres, à droite, dit D'ABBADIE. Nous courons dans le verger. Oh ! Je l'entendrai siffler cette courte rafale. Sept ou huit balles, pas plus. D'ABBADIE s'abat ; mon pied droit cède. Ma première idée : la balle a-t-elle traversé ? Je regarde ma guêtre : deux ouvertures béantes s'ouvrent en étoiles au-dessus de la cheville.

D'ABBADIE, touché d'une balle explosive à la fesse gauche, me demande : *Ça ne va pas, Faivet ? – je suis foutu* lui répondis-je, tant je me sentais vidé d'un coup.

D'ABBADIE touché à la fesse, moi à la jambe, et DARNOIS était au milieu de nous ! Il aurait dû prendre la rafale au genou, et il n'a pas été touché Je m'étais assis ; je souffrais beaucoup : Et mon père qui me disait que l'on ne souffrait pas d'une blessure !

C'était tout ce qui me venait à l'esprit au milieu du tumulte.

Je restais sous le feu de l'ennemi, et les allemands ne me tiraient pas. Tant pis ! je dois passer mon F.M. aux camarades : je ne peux plus m'en servir. J'aperçois, derrière moi, DELEUIL couché dans un vague creux. De mes deux mains, je prends mon fusil-mitrailleur ; je le balance deux ou trois fois pour prendre de l'élan et hop ! je l'envoie par-dessus ma tête

DELEUIL l'attrape. J'ai aussi des chargeurs pleins dans mon sac ; je le décroche... quatre ! cinq ! six ! La mitrailleuse allemande ne tire toujours pas, et j'ai passé mes chargeurs. Maintenant, il faudrait peut-être songer à me soigner, mais, que diable ! Je n'ai plus de pansement, ni de cravate pour faire un garrot ! Et je ne peux plus bouger. Je prends alors mon genou droit à pleines mains, je le presse bien fort, et j'attends...

Le petit DAGORN (Lucien) est sur le talus, derrière un arbre, pas loin de moi. *Ca ne va pas Faivet ?*

- Je perds mon sang – Attends ! Je vide mon chargeur et je suis à toi. Les cinquante balles de mitrailleuse partent vers la maison, et DAGORN s'élançe. Une rafale claque. DAGORN tombe : il a une balle dans chaque bras, et une dans les reins. DELEUIL, mon pourvoyeur au F.M., dit simplement : *J'y vais !*

Une deuxième rafale lui casse le bras gauche. Non ! Je ne mourrai pas ; je me sauverai. Il le faut ! Je grince des dents, je me dresse, je regarde fixement le talus, et, les bras en avant, je sautille en fléchissant le genou à chaque pas. Je m'abats sur le talus.

L'allemand n'a pas tiré !...

Le camarade LASSALLE vint à moi, le premier. Il dut me mettre un garrot ou un pansement ; en tout cas, il enleva le bout d'os qui pendait de ma guêtre.

Anticipons là encore : quelques mois plus tard, je le retrouvais en France. Et de lui demander, par plaisanterie : *Bernard, qu'as-tu fait de ce morceau d'os ?*

Sa réponse se fit attendre jusqu'à ce que, la guerre finie depuis trente ans et plus, il échoua à la maison et me dit – *décidément, les basques n'oublient rien : dis donc, Jean, que voulais faire de ce bout d'os ? Le mettre dans le reliquaire de l'église de mon village* lui répondis-je.

L'affaire se conclut par une grande tape amicale ; Vatican II, de toute façon, nous avait déjà départagés quant au culte à réserver de ceux qui méritent vénération.

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

... / ... Là-dessus – nous retournons à San Giorgio, **DARNOIS** vint à moi. Tout pantelant, j'étais assis sur le rebord d'un maigre talus ; il m'avait à peine mis les mains sur les épaules en signe de compassion qu'un obus de mortier éclat a derrière lui ; touché au dos, il chuta terre. L'égoïsme, ou l'esprit de conservation, domine terriblement à certains moments, car ma réaction première fut de me dire : *s'il n'avait pas été là, tu prenais les éclats en pleine figure.*

Mon camarade – **BENEZRA**, qui devait être tué plus tard en Alsace me dit : je vais le tirer de là. Comme je ne pouvais plus avancer, il me prit par la main, me traîna à même le sol rocailleux et, au moment de franchir l'endroit exposé au tir de la mitrailleuse qui nous avait fauchés, lâcha une rafale de sa mitrailleuse sur la résistance ennemie. Les quelques secondes de répit qui s'ensuivirent nous permirent de franchir la zone battue.

Un peu plus loin, quelques jeeps armées de mitrailleuses étaient arrivées à la rescousse. Un de nos officiers les arrêta en disant : *inutile ; vous ne passerez pas mieux que l'infanterie ; ils ont des armes lourdes ; évacuez plutôt les blessés.*

C'est ainsi que je me retrouvai à côté d'un chauffeur qui voulut faire de moi, en cas de besoin, son servent à la mitrailleuse : *je vois à peine le capot de ta voiture*, lui répondis-je.

Au centre de secours du bataillon aménagé, si j'ai bonne mémoire, dans une sorte de caverne, on me fit un garrot, une piqûre – de morphine sans cloute, car ma douleur se calma – et vu, je suppose, l'excentricité de ma blessure par rapport aux zones médicalement sensibles, on me gratifia d'une large dose d'un réconfortant corsé. C'est ainsi que je fus hissé dans une ambulance conduite par l'une de nos auxiliaires féminines, où je me retrouvai en compagnie de **DARNOIS** et de **MARY**. Nous échouâmes à l'ambulance chirurgicale légère de l'hôpital Spears – celui de la 1^{ère} D.F.L. – qui envoyait toujours ses antennes à trois ou quatre kilomètres du front, les avantages d'une telle pratique pour les blessés comportant évidemment des risques non négligeables pour le personnel médical.

Un infirmier hollandais – l'hôpital Spears comptait, au nombre de ses effectifs, des objecteurs de conscience de diverses nationalités – me demanda en examinant mon pantalon couvert de sang : *on enlève ou on coupe ? Coupe*, lui dis-je, et quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant rouler, ses ciseaux allant de l'avant, un caillou de taille honorable. Je ne compris que plus tard : c'était là sans conteste un bloc erratique qui s'était glissé chez moi outre ceinture lors de mon cheminement rampant en compagnie de mon ami **BENEZRA**.

De passage à la radio, le préposé à l'examen me dit : *essaye de remuer les doigts de pied*, ce que je fis incontinent. *Le salaud !* ne put-il s'empêcher de dire, *avec ce qu'il a...*



Il ne connaissait pas le traitement de choc qui m'avait été administré au poste de secours du Bataillon et sans lequel sans doute mon pied serait resté inerte.

Jean Faivet, Quand ronchonnait le tambour de guerre, France Régions, 1990



16 mai à San Giorgio du Liri : B.I.M.P et 101^e C.A. © Paul Gaujac



Le 14 Mai, la 1^{ère} Cie du Bataillon du Pacifique fait mouvement et s'installe entre le Liri et la route nord du Cantalupe. Les mortiers allemands tuent **Atera TEUIRA** et blessent **Honoré TEURA**.

Le 16 Mai 1944, le caporal-chef **John TETOE**, atteint à la tête, décède de ses blessures. Le soldat de 1^{ère} classe **Manea TERIIHOPUARE Noho** est tué. **Victor SALMON** est blessé par balle à la tête. Le sergent **Mac DARNOIS** et **Maihuti RAVENIHO** sont blessés.

Le 18 mai à 20h, le Bataillon repart en avant avec pour mission d'occuper la cote 69, dite des Jumelles, en face du village perché de San Andréa.

Tamari'i Volontaires. Jean-Claude Teva Shigetomi



Journal du 14 au 17 Mai Maurice MEHAUT

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



14 Mai Au petit matin, nous redescendons des lignes, J'ai passé toute la nuit à 50 cm d'un sénégalais déchiqueté qui puait énormément. Il avait les entrailles à l'air. Quel plaisir !

Beaucoup de feux follets. Quelques instants de repos.

Rassemblement du bataillon. Minute de silence pour les absents. Nous rejoignons nos camions qui nous attendent. Embarquons et partons à 5 Kms plus loin sur un terrain pris la veille à côté de San Andrea. La division fait jonction avec la 8th British Army, l'ancienne armée de la 1ère Division Française Libre. Sommes joyeux malgré les pertes. Nous apercevons quelques tanks de nos fusiliers-marins brûlés sur le côté de la route ou dans les champs.

15 Mai Nous partons à 3h du matin à pied. Nous suivons les chars et relevons le 22e Bataillon de Marche Nord Africain qui a 400 hommes hors de combat ; les survivants sont très durs avec les prisonniers. Pluie de katiouchas, ces engins russes font un drôle d'effet en émettant un sifflement de locomotive.

Notre camarade **CHATENAY**, français d'Australie, est blessé. **TETUERA**, Tahitien, est tué. Deux Français qui combattaient avec les boches et prisonniers sont fusillés.

Les chars américains opérant dans le secteur sont commandés par le **Colonel Français BAVIERE**.

16 Mai Toujours en suivant les chars, nous progressons lentement en bagarrant. Le soir nous tombons sur une ligne fortifiée. Bagarre serrée. Nous nous trouvons durant plusieurs heures en mauvaise position devant les chars. Les mitrailleuses crachent dans tous les coins. Cafouillage, ça siffle de partout devant, derrière, quel méli-mélo. Ils sont à 150 mètres. 10h du soir, on remet ça. Le **Commandant MAGNY**, Chef de Bataillon, se fait tuer avec 7 bonshommes, par surprise et par le même boche ! Le Capitaine, Commandant la Compagnie, **COURANT** est évacué blessé aux yeux.

Nous formons une pointe dans le secteur, et nous avons les Allemands à gauche et à droite. Risquons l'encerclement. Copains amochés. Je termine la nuit dans un petit trou sans pouvoir bouger car nous sommes repérés.

Quel cauchemar ! La nuit est claire. Toujours pas une égratignure.

17 Mai A l'aube, nous sommes relevés par le B.M. XI composé de Sénégalais d'A.E.F., et dirigés 1 km en arrière. J'ai oublié de dire hier, la prise de San Giorgio, village complètement en ruine, comme tous ceux que nous passons d'ailleurs.

On rencontre, par moment, quelques civils Italiens, pieds nus, qui viennent nous demander de quoi manger. On se demande comment ils sont sortis de cette fournaise, mais on, s'en f... chacun son tour.

Presque tous les officiers sont morts ou blessés, les effectifs sont réduits d'un tiers. **JOUANY** s'aperçoit aujourd'hui seulement qu'il a son calot bleu troué (nous portons rarement le casque).



Théotime Courant © françaislibres.net



© Gilles Méhaut

SOLAIR, évadé par l'Espagne en 1943, est tué. Le **Général BROSSET** en képi, encourageait les soldats, au milieu de la bagarre, il en a aujourd'hui une extinction de voix.

Quel Chef ! Pendant les répits il distribue des cigarettes. Nous sommes vraiment fiers de nos officiers.

Relève - Nous allons en repos près de l'artillerie, près des grosses pièces, à 20 mètres. Impossible de se reposer, chaque départ nous soulève de terre et nous brise les reins sur notre douillet matelas de petits cailloux. Quel Tintamarre.

Nous avons des stocks de vivres à n'en savoir que faire, si nous pouvions les donner à nos familles restées en France ! La pluie - je suis trempé jusqu'aux os et vais m'abriter sous un camion de munitions avec **RUFF**. Nous y restons jusqu'au café. Au menu du midi, nous avons du lapin.



© Gilles Méhaut

LE 16 MAI



Yves Gras
© Philippe Gras

Le 16 mai, la 4^e brigade repart à l'attaque vers midi, le B.I.M.P le long du Liri, le B.M. 24 à sa gauche sur les collines, les chars en appui sur la route aux ordres du commandant du Corail. Le B.I.M.P., déployé sur un kilomètre et demi de front, avance avec beaucoup de prudence.

Trop au gré de Brosset dont la jeep arrive en coup de vent au P.C. de **MAGNY**.

Il trouve que « *ça ne va pas assez vite* », il hurle en passant : « *En avant ! en avant ! Il n'y a rien devant vous !* » Il fonce jusqu'aux premiers voltigeurs, auxquels il donne lui-même l'ordre de continuer la progression vers l'ouest.

Une demi-heure après, c'est l'accrochage. À peine les deux compagnies de tête ont-elles franchi le rio San Antonio, un petit affluent du Liri, que des armes automatiques et des canons anti-chars se dévoilent devant elles et à gauche sur les hauteurs. De la Costa dei Sogli, un canon prend sous son feu un ponceau autour duquel se sont entassés les véhicules du P.C. et quelques chars. Le combat est particulièrement vif à la compagnie **BLANCHET**, en flèche sur le bord du Liri. Elle se replie avec des pertes sérieuses. Quelques éléments qui ont perdu leurs chefs refluent en arrière du P.C. Les chars déployés dans le hameau de Torricelli sont arrêtés par des tirs de 75 PAK. Deux tank destroyers sont détruits, un troisième endommagé.

Le **commandant MAGNY** installe son bataillon en point d'appui autour de la cote 51 à l'ouest du rio San Antonio, le temps de remettre de l'ordre dans son dispositif et de repérer les résistances pour les manœuvrer. D'un mamelon situé à 400 m de là, la cote 69, l'ennemi tient toute la position sous son feu. Le **commandant MAGNY** décide de la faire enlever. Il désigne la section du **sergent PALAYRET** de l'ancienne compagnie Laborde qui a perdu tous ses officiers au Girofano et dont les sections sont maintenant commandées par des sergents. Il l'accompagne lui-même à l'attaque.

« *Je vais donner un objectif à cette section pour dégager la cote 60, pendant que vous organiserez la droite du point d'appui* », dit-il en partant au capitaine **ROUDAUT**.

Quelques chars américains et la section de mitrailleuses appuient le départ de l'attaque. De la cote 51, on voit la section **PALAYRET** progresser par bonds rapides. Au bout d'un quart d'heure les appuis de feux cessent, la liaison est perdue. Il est alors 18 heures. On ne saura qu'à la nuit que la section est tombée dans un traquenard. Les Allemands — une demi-compagnie — installée à contre-pente sur le mamelon dans de simples trous bien camouflés, l'ont laissé approcher sans se dévoiler.



De gauche à droite : le capitaine Constant Roudaut en Italie, le premier et le lieutenant Jean Pillard, le troisième © Adfl

Ils ont ouvert le feu à 20 mètres. En quelques minutes, la section a été décimée. Une vingtaine d'hommes sur les quarante sont tombés. Le **commandant MAGNY** a été tué et tous les sous-officiers, sauf un, sont hors de combat. Le **sergent PICOL** a pris le commandement et ramené les survivants, y compris les blessés. Le corps du **commandant MAGNY** est resté sur le terrain.

Il ne sera retrouvé que le lendemain, par le **père STARKY**, l'aumônier du B.I.M.P.

Pendant ce temps, sur les hauteurs, le B.M. 24 a marché toute la journée sans rencontrer aucun ennemi. Il est arrivé le soir sur la Costa dei Sogli, à hauteur du B.I.M.P., complètement épuisé.

Le **commandant SAMBRON** rend compte que son bataillon est à la limite de ses forces physiques et qu'il ne répond pas de sa valeur combative si on l'engage le lendemain. Mais le **général BROSSET** reste imperméable à ses doléances.

Il lui donne l'ordre de continuer le 17 au matin en direction du Monte Calvo.

Yves Gras *La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat*, Presses de la Cité, Paris, 1983



Juin 1945 : Nice, avant le départ pour le défilé de la Victoire à Paris
De gauche à droite : ?, Gabriel Palayret, Joseph Douarrou, Albert Pivette



Guy Sambrøn
© françaislibres.net

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

Roger Malfettes

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Nous terminons notre installation quand arrive une estafette du bataillon avec l'ordre suivant :

« *départ immédiat sur Andréa où vous attend le bataillon de marche n° 24, signé Magny* ».

Et notre commandant de compagnie dans tout cela, je ne l'ai pas revu depuis Aversa ; il n'est même pas monté au Faito et quand je m'en suis inquiété auprès de JO, il y a deux heures, il m'a répondu : « *occupe-toi de tes fesses* ». On ne saurait être plus précis.

Notre arrivée à San Andréa est sans suite, les tirailleurs qui montaient au feu, pour la première fois, avaient flotté, sans conséquences. Nous n'avons pas le temps de prendre position que nous touche un nouvel ordre : « *rejoindre San Giorgio di Liri* » que nous atteignons de nuit, pour nous installer au nord du village à quelques trois cents mètres.

Au matin nous faisons prisonniers une dizaine de boches - ils nous attendaient- qui disent être des anciens de l'Afrika Korps. Pourquoi mentiraient-ils. Ils ajoutent être étonnés de rencontrer des Français ; comme toujours ils pensaient avoir à faire aux Anglais.

Nous franchissons le Liri précédant les véhicules dont le 1^{er} échelon est conduit par René Zuinghedau.

Pressé par BROSSET, (*on se demande ce qu'il fait là*), dans sa hâte il dirige mal l'un de ses premiers tracteurs qui ripe sur le gué étroit qu'il empruntait et part à l'eau. Le passage est provisoirement coupé. Il se fait « engueuler » par le général ; c'est dans la logique des choses mais quand le général lui saute au cou comme pour l'étrangler, cela devient inacceptable et c'est la réprobation unanime. C'est la grogne accompagnée de quolibets ; j'entends : « *s'il veut faire son Rommel, qu'il appelle la légion* » « *il nous fait chier celui-là* ».

Je m'approche du général pour lui demander de nous laisser faire. Il comprend et se retire. Sa popularité déjà flottante au bataillon vient de s'immerger dans les eaux du Liri.

Le commandant, informé, nous ordonne de laisser sur place les gros matériels et de constituer deux groupements mobiles axés sur les Jeeps et d'aller occuper l'espace entre le B.M. 24 et le bataillon en direction du San Antonio, un ruisseau de quelques mètres aux eaux gonflées par les dernières pluies. Face à nous, sur l'autre rive, un escarpement touffu ; que cachent tous ces arbres et taillis ?

JO part en tête. Jusqu'à la nuit il furète, sans accrochage..

Il bougonne ; il n'est donc pas tranquille et comme il possède un « pif » à renifler le boche, nous ne pouvons que nous installer sur le qui-vive. La nuit s'annonce épuisante, à nous de ne pas trop gamberger.

16 Mai Depuis 24h les boches résistent partout où ils peuvent s'accrocher. Il n'est pas facile de les déloger quand ils ont la possibilité de s'incruster et disparaître dans le décor. Dans la nuit, quelques avions bombardent nos positions, presque en rase mottes ; dès l'aurore les 88 entrent dans la danse. La journée s'annonce dure. La progression est lente, d'autant plus que nous ne savons rien de leur nombre et position.

Le rio San Antonio passé, nous nous heurtons aux feux croisés de leurs armes automatiques et aux clacs nerveux de leurs canons. Sur notre droite la violence de la riposte boche se devine au seul bruit des tirs dont la densité ne laisse aucun doute sur l'âpreté de l'accrochage.



R. Zuinghedau © Françaislibres.net



Pierre Blanchet © M.O.L

La 2^e Cie, avec le capitaine BLANCHET et le lieutenant PILLARD ne serait pas à la fête et rencontrerait un os de taille ; exposée à tous les feux, elle éprouverait bien des difficultés à se dépêtrer. Je reçois l'ordre du commandant de dégager et de gagner la côte 51 avec des jeeps si possible. Sur place le capitaine Constant ROUDAUT me fixe pour objectif le contournement de la côte 69 par le sud et me demande de lui laisser TILLO avec deux groupes et deux mitrailleuses.

J'ai comme l'impression que MAGNY panique alors que Constant tente de calmer le jeu.

Contourner le piton n'est pas chose aisée même si nous progressons sans trop de mal tout en nous posant beaucoup de questions ; le calme trop profond pour être catholique. Le pépin explose ; ils nous ont possédé jusqu'au trognon, nous sommes devenus impuissants. Ils ont utilisé terrain, taillis, troncs d'arbres, feuillages et nous obligent à baisser la tête en attendant qu'elle éclate. Les brens et mitrailleuses de PIQUET ripostent.

Cette couverture sans bavure facilite notre repli stratégique et salvateur. Ouf ! MAHEUX est éraflé au bras, BARDET a la pointe de son calot troué, Caron a le feu aux fesses, COULLAUD la gueule en sang. Que de suées froides et chaudes. Nous sommes à peine rétablis que Roudaut nous fait demander d'urgence.

PIQUET, renforcé par LIOT, tient la côte 69. Je pars avec GIRODON , je cours jusqu'à ROUDAUT.

14 – 24 Mai 1944 –DANS LA VALLEE DU LIRI



Jean Pillard © Adfl

... / ... Nous rencontrons **PILLARD** qui nous fait signe de nous baisser ; il est blanc d'indignation ; d'abord **MAGNY** décontenancé par la résistance boche aurait eu des réactions désordonnées et déplacées

(je le savais impulsif mais pas paniquard) ; et ne savait plus très bien où il en était ; de plus il me montre mon commandant de compagnie adossé à un remblai, près d'un brancard. Il attend que la pétarade se calme pour se faire évacuer ; pour une égratignure à la pommette, qui le fait saigner sans pour cela le priver de son œil même s'il dit l'avoir perdu. Je ne l'avais plus revu depuis le 2 mai. Il me confie le commandement de la compagnie.

J'ai envie de lui cracher à la gueule. J'ai autre chose à faire, ne serait-ce que couvrir **PICOL** qui se replie avec les hommes qu'il a pu ramener. Il rapporte que le groupement que conduisait le **commandant MAGNY** est tombé dans un traquenard et que pris sous les rafales ils n'ont eu aucune possibilité de riposte.

PICOL est un garçon solide et on peut lui faire confiance. **ROUDAUT** est catastrophé, nous avec, quand **PICOL** nous dit avoir vu le chef de bataillon s'affaïsser. **ROUDAUT** décide sur le champ d'un nouvel assaut, il faut, tant qu'il est temps, tenter de récupérer le patron.

DELSOL qui a pu se dégager nous couvrira. **ROUDAUT** nous a confié l'opération.



R. Tilloloy © D.R.

Avec **TILLO (Robert Tilloloy)**, **GIRODON**, **POPAUL**, nous débouchons sur le terre-plein qui s'étend jusqu'à la Case chiaia où nous allons être harcelés sans agressivité, comme s'ils ne nous opposaient que des tirs de retardement.

Nous récupérons des blessés de la 3e et de la compagnie de commandement mais pas de chef de bataillon. Les tirs s'amenuisent mais tous sporadiques qu'ils soient ils restent gênants jusqu'à notre arrivée aux talus qui surplombent la Case Chiaia que nous occupons à la nuit tombante.

Nous nous installons, pour la nuit, adossés à ce remblai, abri dérisoire d'où nous patrouillerons dans toutes les directions, avec opiniâtreté et nous serons seuls toute la nuit, à assurer la couverture du bataillon.

En attendant la relève promise, **JO** qui a pris, comme il se doit, le commandement de la compagnie, appelé par **ROUDAUT**, s'en va aux ordres.

Roger Malfettes, 30 calots bleus à liseré rouge, éd. familiale

LE 16 MAI

Journal de Yvon **DUBOIS**

Mardi 16 mai 1944

Nous recevons l'ordre d'avancer jusqu'à San Giorgio, où nous sommes pris en photo et en cinéma par des américains.

Puis nous arrêtons devant ce village, où un infirmier allemand se rend.



Le Bataillon progresse : nous faisons 7 ou 8 prisonniers sans rencontrer de résistance, puis, brusquement, après avoir aperçu trois ou quatre boches, nous subissons un violent tir d'armes automatiques et de mortiers. Il est très difficile de faire la liaison. A un moment, je fus repéré par une mitrailleuse qui m'obligea à me plaquer au sol et à ramper sur 3 ou 4 mètres. Nous sommes bientôt appuyés par des chars français – le barrage est intense – il ne faut pas trop se lever. Les américains arrivent et avec leur gros Sherman, refusent d'avancer. Le général (**BROSSET**) qui se trouvait avec nous, leur intime l'ordre d'avancer. Une densité de feu incroyable. Nous avons des tués et des blessés.

Le **commandant MAGNY** meurt, revolver au poing, entraînant une section de la 3^e Compagnie contre des mitrailleuses allemandes. La nuit tombe rapidement. Nous nous installons provisoirement en défensive pour la nuit.

Là encore nous avons pu admirer le courage et le sang froid du **capitaine PERRAUD** et de **Charlot PORCHERON**.



Raymond Perraud © M.O.L.



Charles Porcheron © M.O.L.

Dans le courant de la nuit, nous sommes relevés par le B.M. 11 (Bataillon de Marche n° 11). Nous évacuons la position et couchons dans un oued derrière.

Journal d'Yvon Dubois (archives Eric Minocchi)



14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

LE 16 MAI

Pierre DELSOL

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Pierre Delsol © M.O.L

Le 16, le bataillon marche en direction du Monte d'Oro. Les prisonniers arrivent nombreux et sont conduits vers l'arrière en vitesse. Vers 3 heures de l'après-midi, le front du bataillon est trop large pour 2 compagnies, je reçois l'ordre de faire la jonction entre la 1e et la 2e compagnie avec ma section.

Le reste de la compagnie est en réserve.

A 17h, la 2e section, commandé par le **sergent PALAYRET**, est demandée par le chef de bataillon ; les boches ont un point d'appui sur notre flanc gauche qui nous gêne.

Le **commandant MAGNY** rassemble les gradés de cette section, leur donne des ordres pour l'attaque ; il accompagnera la section !

A 18h15, la section débouche sur la protection des tanks destroyers. En 20 minutes, le premier objectif est atteint ; reste la crête. Là, la section tombe sur un os.

Le commandant, qui marche en tête avec le groupe du **sergent GOMBERT**, arrive à 20 m de la crête, derrière un petit talus. Là, courte halte ; la crête semble abandonnée. Les 2 autres groupes sont un peu en arrière et à gauche.

Voyant tout calme, ils reprennent leur marche vers le haut : ils n'ont pas quitté le talus qui les protège que les mitrailleuses bien camouflées sur la crête ouvraient le feu à 15 mètres. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, ce groupe était décimé ; seul, le **sergent GOMBERT**, blessé, est survivant et a assisté, impuissant, à la mort héroïque du **commandant MAGNY** et de ses soldats.

Devant ce succès, les boches contre-attaquent et surprennent les 2 autres groupes par une pluie de grenades, avant qu'ils aient pu faire une manœuvre quelconque.



Pierre Heitzmann © A.D.F.L

Tous les gradés sont hors de combat. Les soldats **LECLERC** et **HEITZMANN** ramènent les débris de la section sur une position favorable et contiennent les Fritz qui, voyons cela, se replient sur leur position initiale. Les chars de chez nous les accompagnent en tirant, mais leur feu gêne la manœuvre de ceux qui se replient.

Le **sergent ROUX** est tué : c'était son premier combat avec nous ; les sergents **PALAYRET**, **PICOL** et **MAUGARD**, blessés, rejoignent de suite, tandis que le **sergent GOMBERT** blessé de 2 balles, est fait prisonnier et soigné par les fritz.

A la nuit, les boches se replient et, ne pouvant transporter le sergent, le laissent sur le terrain. Il rejoint dans la nuit en rampant, car il est blessé aux jambes. Il signale le repli de l'ennemi, survenu à 02h., les blessés restés sur le terrain, de même que la mort du **commandant MAGNY**.



Henri Magny © Ordre de la Libération

De mon côté, ça ne va pas non plus : les 2 compagnies se font accrocher et se replient en arrière d'un petit ruisseau ; je reste à cheval sur le chemin de terre pour protéger le repli.

En plus, j'ai une mitrailleuse de la 2e compagnie, le décrochage des compagnies se fait assez bien mais, quand à mon tour, je veux faire le mouvement de repli, ma section reçoit une pluie de mitraille, quelque chose de bien.

Le tank destroyer que j'étais allé chercher est reparti alors qu'il venait de faire du bon travail en délogeant les fritz de plusieurs maisons.

Les balles sifflent dans toutes les directions, car les chars américains, mal renseignés, me tirent dessus ; j'ai 2 tués : le **caporal SOLER** et le **soldat BIGEARD**, plus un blessé, **MARCO-BLANCO**.

Tout de même, je ramène des blessés de la 2e compagnie et des armes. Enfin, le décrochage se termine bien, mais on a eu chaud ! J'ai un jeune soldat de 18 ans qui m'a épaté ; c'était pourtant son premier combat. Bravo, **DREYFUS** !

Comme le commandant a été tué, mon capitaine prend le commandement du bataillon et moi celui de la compagnie.

Cette journée a coûté 10 morts à la compagnie et autant de blessés. La compagnie devient fantôme.

Dans la nuit, nous sommes relevés, plus de la moitié de la compagnie hors de combat en 5 jours.

Au repos, le travail ne manque pas, mon chef comptable n'arrête pas une minute. Les jours qui passent se passent à reconstituer la compagnie.

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

.../... Un après-midi, le capitaine ROUDOT qui commande le bataillon, m'annonce la venue d'un capitaine pour remplacer le grand disparu. Vers le soir, le capitaine GOLFIER se présente à moi et a tout de suite les paroles qu'il fallait me dire, en plus des références que m'avait données le chef de bataillon.



Golfier

Raymond Golfier © Françaislibres.net

Je réunis la compagnie et leur annonce qu'à partir du lendemain je ne commanderai plus la compagnie et que nous avons un nouveau capitaine.

Comme mes soldats me demandaient ce que je pensais, je leur dis qu'il était, comme nous, un déserteur de 1940, qu'il avait l'air sympathique et que nous le verrions à l'œuvre.

Tout le temps que nous avons passé, je suis resté comme adjoint, mais sous réserve de reprendre ma section le jour où nous remonterions en ligne, ce qui n'a pas tardé, d'ailleurs.

Nous passons un tas de petits villages et nous voici à Palestrina, mais le soir nous montons au petit village qui surplombe cette ville. Les italiens ont l'air de se réjouir de voir que nous allons nous faire casser la figure pour les libérer.

Dans la nuit, ma section occupe un pâté de maisons. A part les hommes de garde on pourra dormir. Je vais faire une ronde vers minuit et nous faisons 2 prisonniers : un jambon et une dame-jeanne de vin blanc !

Pierre Delsol, livret. Archives Eric Minocchi

LE 16 MAI



Alexis LE GALL

Bataillon de Marche 5



(...) Le convoi nous laisse donc dans la nuit sur les hauteurs dominant le Garigliano. Nous sommes sur la rive gauche de la rivière, à l'endroit même qu'occupaient nos collègues de la 4e Brigade avant de lancer leur attaque le 11 Mai et nous y recevons les premiers détails sur le déroulement de la bataille.

Quand nous arrivons, l'attaque a déjà été lancée depuis quelques jours et l'on entend dire que chez nous les deux premiers jours ont été dramatiques et que le B.I.M. en particulier s'est heurté à des défenses quasi imprenable (fossés anti-chars, fortins en béton, lance-flammes, etc...) Pour le moment ils ont pris le dessus, occupé toute la boucle du Liri et atteint le bout de la plaine à hauteur de San Giorgio du Liri pendant qu'à gauche les divisions nord africaines sont en passe d'occuper toute la montagne.

L'attaque avait commencé dans la nuit du 11 au 12 Mai.

Nous sommes maintenant le 16 au soir et c'est de bon matin que nous nous lançons à notre tour et que nous allons mettre en pratique tout ce que nous avons appris en Tunisie cet hiver. Notre section comporte 2 groupes de chacun 2 mitrailleuses, l'un commande par HOCHET et l'autre par moi. En opérations, si nous nous séparons pour les besoins du combat, c'est le lieutenant BAUDET qui accompagne HOCHET et c'est TANGUY qui vient avec moi. Mes deux chefs de pièce sont FOURNIER et MULLER, ceux de Hochet : BERTIN et OTTAVY.

Et nous disposons en plus comme tireurs, de VINCHON, DUPIN, ARLOT et CHICH, sans oublier nos fidèles tirailleurs du début, et notamment BAYPOL et TOUMAR, qui ne m'ont pas quitté depuis Juin 42 de même que GUITOUMADINGAR pour Tanguy, HOCHET avait également ses 2 fidèles (dont celui qui lui avait donné un coup de coupe-coupe au Camp d'Ornano et qui depuis lui est le plus fidèle) A la vieille équipe se sont ajoutés quelques tirailleurs arrivés d'A.O.F. et dont nous n'avons pas encore éprouvé la tenue au feu.

Alexis Le Gall, *Les clochards de la gloire*, Charles Hérissey éd., 2017



Yves Gras © Philippe Gras

Il faut que la 1^{ère} D.F.L. maintienne sa pression dans la vallée du Liri pour empêcher l'ennemi de se rétablir sur les positions de la ligne « Hitler ».

Les prisonniers capturés dans la journée par la 4^e brigade déclarent que le commandement allemand pense arrêter l'attaque française devant Esperia dont les abords sont défendus par des fortins et des champs de mines.

Ils parlent aussi d'un ordre du Führer, lu et commenté dans toutes les unités, prescrivant de « tenir à tout prix » les positions de la région d'Esperia, car le sort de la bataille sur la ligne « Hitler » en dépendait.

Effectivement, le commandement allemand a amené des réserves pour renforcer ses positions sur la ligne Esperia, Monte d'Oro, Monte Calvo. Leur arrivée sur le front a contribué à freiner l'avance des Français dans la vallée du Liri. Devant ce raidissement de la défense ennemie, constaté depuis la veille, le général Juin a monté pour le 17 mai une action de rupture, l'« opération Ernestine » avec la 3^e D.I.A. et la 1^{ère} D.F.L.

La 3^e D.I.A. est chargée de s'emparer au plus vite d'Esperia et du Monte d'Oro pour amorcer le débordement de la ligne « Hitler ».

La 1^{ère} D.F.L. continuera sa flanc-garde le long du Liri, en attaquant sur la direction San Giorgio, Monte Calvo.

Au cours de la nuit du 16 au 17, le B.M. 11 relève le B.I.M.P., très éprouvé par la mort de son chef de bataillon et les pertes de la veille, 16 tués et 43 blessés. Il forme, avec le B.M. 24, l'escadron de chars légers du 1^{er} R.F.M. et des blindés de renforcement, un groupement temporaire aux ordres du lieutenant-colonel BAVIERE pour reprendre l'attaque vers l'ouest ; la 4^o brigade, qui combat sans arrêt depuis cinq jours, reste sur place, à San Giorgio, en couverture sur le Liri.

Les deux bataillons démarrent ; le B.M. 24 à 6h15, le B.M. 11 une heure plus tard, vers leurs objectifs respectifs, le Monte Calvo et le Monte Santa Maria, deux sommets de 400 m, barrant la vallée du Liri à 5 km de là. Les Allemands ont décroché pendant la nuit. Le B.M. 24 qui manœuvre par les hauts ne reprend le contact que vers midi sur les collines est du Monte d'Oro.

Des résistances se dévoilent brusquement à 30 m devant lui et dans des maisons fortifiées à sa gauche et à sa droite. Des tireurs juchés dans les arbres mitraillent de haut en bas et lancent des grenades. Le combat se poursuit pendant vingt minutes sans que les chars, paralysés par la crainte des mines, interviennent.

Tout à coup, la 3^e compagnie du capitaine TENCE qui marchait en deuxième échelon est attaquée de flanc. La situation devient critique. Les tirailleurs refluent vers la base de la cote 72, et il ne reste bientôt plus autour de TENCE qu'une quarantaine d'hommes. Craignant d'être encerclées par cette contre-attaque dans leur dos, les deux compagnies de tête se replient et tout le bataillon se retrouve sur la cote 72 dans une certaine confusion, encombré de blessés, une cinquantaine environ. Une douzaine de tués sont restés sur le terrain.

Vers 13h30, la situation est à peine rétablie lorsque le colonel BAVIERE donne l'ordre d'attaquer vers Castello Chiaia pour appuyer l'action du B.M. 11.

Le commandant SAMBRON renâcle devant cet ordre qu'il estime inexécutable en raison du manque de munitions dans les compagnies de FV et de l'extrême fatigue des hommes. Il intervient auprès du colonel RAYNAL et finit par obtenir le contre-ordre. Devant lui cependant les Allemands se replient en petites colonnes que l'on voit se hâter au loin sur le Monte d'Oro. Le bataillon se borne à les prendre sous le feu de ses mortiers et de ses mitrailleuses lourdes. Mais la manœuvre de débordements par les hauts a tourné court.

Dans la vallée le B.M. 11 est arrêté depuis 8h30 à l'est du Rio Marri, petit affluent du Liri, qui sert de fossé antichars à la ligne « Dora ». Il se heurte à une défense acharnée que les difficultés du terrain rendent terriblement efficace. Un terrain très couvert, coupé de ruisseaux aux bords francs, de talus, de haies touffues, de chemins creux. Les blindés du commandant du Corail, ne disposent que d'une mauvaise piste, dont ils ne peuvent sortir. La visibilité est très réduite au milieu des blés mûrs, des taillis et des bois d'oliviers. Les Allemands se sont organisés en points d'appui dans des maisons, à l'abri des obus ; mais de nombreux tireurs isolés, dispersés dans les haies et les jardins, exécutent au fusil des tirs ajustés visant surtout les gradés européens et les tireurs au F.M.



Georges Hugo © M.O.L. Yves Hervé © M.O.L. De Falconnet © M.O.L.

Les deux compagnies de tête subissent des pertes avant même d'avoir vu d'où partaient les coups. Le médecin-capitaine HERVE est tué en allant relever un tirailleur blessé. La 6^e Cie, qui cherchait à s'infiltrer par la droite, est ébranlée par la mise hors de combat de ses chefs, le capitaine HUGO, grièvement blessé, et le lieutenant de FALCONNET, tué en entraînant sa section à l'attaque.

.../... Dans ce terrain touffu, les résistances sont très difficiles à repérer. Le bataillon a de la peine à manœuvrer et à utiliser les puissants appuis de feu dont il dispose. Les chars sont arrêtés devant un champ de mines et un pont coupé fortement défendu. Ne voyant rien, ils tirent au jugé et leurs coups tombent sur les tirailleurs. On leur crie de cesser le feu.

Le **commandant LANGLOIS** fait appel à l'artillerie et tente un débordement par la gauche avec sa compagnie réservée, la 7^e du capitaine Sockeel. Mais les observateurs n'arrivent pas à situer les positions allemandes et les premiers éléments du bataillon. Les tirs de l'artillerie sont trop longs pour neutraliser efficacement la ligne ennemie. La 7^e compagnie est bloquée sur le rio Marri. Elle ne peut s'y maintenir et se replie difficilement en y laissant une douzaine de morts.

Ses officiers, le **capitaine SOCKEEL** et le **lieutenant PINHEDE**, sont blessés. En les voyant tomber, les tirailleurs refluent en paquets. La compagnie, choquée par son attaque manquée, est regroupée à l'arrière, à grands coups de gueule, par les gradés. Les chars du 8^e chasseurs, entraînés par le commandant du Corail, essaient alors de déborder plus à gauche. Deux d'entre eux sont détruits. Ils doivent renoncer.

Cependant, en fin d'après-midi, le feu de l'ennemi se réduit. Des brancardiers qui relèvent des blessés entre les lignes ne reçoivent plus de coups de fusil. Soudain un jeep débouche en trombe au milieu du bataillon. Le **général BROSSET** en saute lestement, vêtu comme à l'ordinaire d'une saharienne à manches courtes et d'un short qui laissent voir les muscles, le cou puissant et la large poitrine. Il crie, fait de grands gestes, engueule les officiers. Il donne l'ordre de partir sur-le-champ, assurant à tout le monde qu'il n'y a plus rien devant. Les tirailleurs se lèvent, surpris de voir surgir le général en un lieu où, quelques instants auparavant, ils étaient cloués au sol par les mortiers.

Effectivement, les Allemands ont décroché.

Le **commandant LANGLOIS** relance ses hommes en avant. Les chars américains, qui n'ont pas bien compris, commencent alors à tirer droit devant eux. On a toutes les peines du monde à arrêter leur tir. Le B.M. 11 franchit la position ennemie abandonnée et pénètre dans le village de Castello Chiaia où gisent de nombreux cadavres et blessés allemands. Les tirailleurs se répandent dans le village et fouillent les maisons. Une trentaine de prisonniers sont bientôt rassemblés dans la rue. Ils confirment le départ des Allemands avec quatre gros chars vers Pontecorvo.

BROSSET surgit de nouveau à Chiaia pour activer le mouvement et lui-même fonce vers l'avant avec une section.

Le BM 11 s'arrête à la nuit tombante sur les avancées de la colline suivante, le Monte Santa Maria. Aux approches de l'aube, il monte sur la crête dans un épais brouillard qui dissimule son mouvement.

A sa gauche, le B.M. 5 du **commandant BERTRAND** a repris à son compte la mission du B.M. 24. Dans la nuit, il a gravi les pentes du Monte Calvo et atteint le sommet à 3 heures du matin.

Yves Gras La 1ère D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983



Dès les premiers combats où est engagée son unité dans la région du Garigliano, **Reynold LEFEBVRE** se fait remarquer par sa vaillance.

Le 17 mai 1944, au cours de l'attaque de la Ligne Gustav, il est blessé au crâne d'un éclat de grenade et évacué vers l'arrière.

Mais il « s'évade » bientôt de l'hôpital et rejoint son bataillon alors qu'il porte encore son pansement à la tête.

Robert PERRIER : "Le 17 Mai 1944, c'est la chaude affaire de Casa Chiaia, un des verrous de Pontecorvo, au cours de laquelle un éclat de grenade à la tête implique pour Reynold une évacuation qu'il contestera avec indignation, qu'il écourtera d'ailleurs, de façon péremptoire... mais à Bolsena, c'est le drame familial, Reynold apprend la mort de son père en déportation. Dès lors son ardeur fut plus résolue, plus intransigeante, et l'adversaire en fit les frais à plus d'une reprise".

Une première citation vient récompenser la bravoure de **Reynold LEFEBVRE** :

« Jeune aspirant, plein de courage et d'ardeur. A regroupé des éléments épars qui tendaient à refluer sur un plateau balayé par les balles. Blessé au cours de l'action. A rejoint sa compagnie à peine guéri. »

Pierre LE GOFFIC est engagé en Italie où il débarque en avril 1944.

Chef de groupe de chars légers pendant les opérations du Garigliano et du Liri, il se distingue le 17 mai à San Giorgio en n'abandonnant que sur ordre ses véhicules immobilisés par des tirs d'armes automatiques et d'antichars.

Le maître-principal fusilier Le Goffic est promu officier des équipages de 2e classe à l'issue de la campagne d'Italie



*Charles Le Goffic
© M.O.L.*

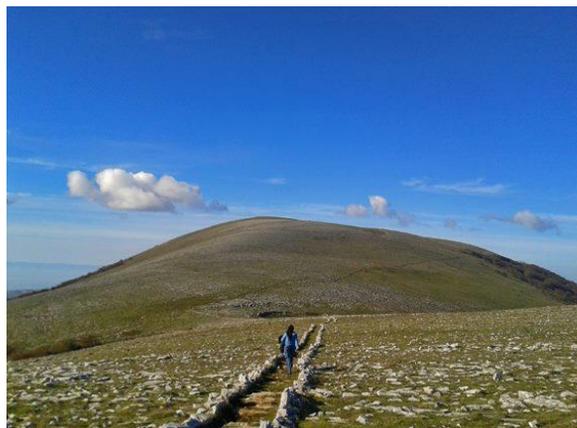
14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

LE 17 MAI



Au Monte Calvo Alexis LE GALL

Bataillon de Marche 5



Monte d'Oro

Le matin du 17, nous partons, traversons le pont de bateau et longeons la montagne avant d'atteindre la plaine. Un peu partout restent des signes ou épaves des récents combats. Sur notre droite, au loin, le village de San Appolinario et, quelques kilomètres plus loin, à gauche sur sa falaise, San Andrea. En avançant nous pensons à tous ceux qui se sont battus ici, aux assauts qu'il a fallu livrer pour conquérir ces villages, désormais sans intérêt. Nous avons déjà parcouru une vingtaine de kilomètres, sac au dos plus armes et munitions (chacun a son fusil, le tireur porte en outre sa mitrailleuse et le chargeur son trépied, le reste, moi compris, se partageant les caisses de munitions) quand, au bout de la plaine, nous atteignons le village de San Giorgio du Liri où l'on se battait encore hier, rassemblement de maisons plus ou moins détruites d'où sortent quelques villageois. Curieux, craintifs, accueillants ? Ils ne le savent pas très bien, encore abrutis par ce qu'ils viennent de vivre. Nous traversons le village et continuons en direction d'une suite de hautes collines qui semble nous barrer la route, 3 ou 4 km plus loin. A gauche le sommet le plus élevé est le Monte d'Oro, suivi devant nous par le Monte Calvo et, enfin, sur la droite par le Santa Maria. Ils sont en principe toujours occupés par les Allemands. Le B.M. 24 que nous devons relever a déjà disparu et la nuit tombe avant que nous n'atteignons le bas des collines. A partir de là va commencer une nuit complètement loufoque. Les voltigeurs sont devant nous et, imperturbables, nous suivons leur progression en portant toujours armes et munitions. Devant nous le terrain, sauvage, est plein de buissons, d'arbustes. Et doucement tout le monde avance dans la nuit et, si possible, en silence car on sait que l'ennemi est là et attend, prêt à tirer ou à lancer des grenades. Parfois un bruit, un bruissement ou une glissade sur cette pente qui est loin d'être douce, le tout ponctué d'un juron dont on ne sait s'il est ami ou ennemi. Quelquefois ça s'arrête puis ça repart. Quelquefois des cris, une poursuite, puis le silence revient. Mais durant tout ce temps ça monte toujours et nous en avons plein le dos et plein les bras de nos fardeaux : sacs, armes et munitions, fusil musette et harnachement.

Finalement cette avance durera toute la nuit et le jour pointe presque quand nous atteignons la partie dégagée annonçant le sommet.

La voici enfin toute la partie haute, long espace à herbe rase, à peine bombé, d'où l'on distingue sur la gauche une éminence, à peine surélevée, le Monte d'Oro, qu'occupe un bataillon ami.

Quant à nous nous sommes sur le Monte Calvo. Nous venons de prendre le Monte, doucement, sans heurt et sans bagarre et surtout sans pertes mais, ne l'oublions pas, avec beaucoup de sueur et de fatigue. Cette première opération est rassurante ! Ici nous attendent quelques emplacements ou abris, constitués de muretins de pierres que nos prédécesseurs ont dû se monter en protection des tirs et obus. Justement, au moment où nous débouchons sur les hauteurs, alors que la nuit se dissipe, nous arrivent de nombreux obus, dont plusieurs d'ailleurs, bizarrement, ricochent sans exploser, accompagnés de leur sifflement caractéristique : l'artillerie allemande entérine notre conquête et nous souhaite la bienvenue. Bienvenue est également pour nous la fin de l'escalade.

Nous en avons plein les bottes : 15 à 20 kilomètres hier, puis cette grimpe tout terrain dans le noir, où l'on s'est perdu, on s'est repris, avançant, reculant, déviant, avec toujours l'appréhension et l'attente d'un déboulé ennemi ou d'une embuscade, qui finalement ne sont pas venus... Ouf.

Un peu de repos sera agréable, et bien vite on s'allonge... au moment où BAUDET et TANGUY nous rappellent à l'ordre : avant de penser au repos, il faut nous mettre en batterie et nous organiser contre une éventuelle contre-attaque. C'est le B.A., BA de l'offensive.

Telle fut notre première opération italienne : la loufoque occupation du Monte Calvo !

Alexis Le Gall, Les clochards de la gloire, Charles Hérissé éd., 2017

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI



15 mai : passons le Garigliano. Arrivons vers 20h à 2 km de San Giorgio. Drôle de situation : presque pas d'infanterie devant. Allemands à 2 km. Craignons les mortiers.

J'ai toujours aimé avoir un chien. J'en avais récupéré une petite à Tunis que j'avais baptisée Finette.

Animaux interdits pour l'embarquement à Bône. Je l'avais dressée à rester sans bouger dans ma canadienne : aucun problème pour son embarquement et son débarquement.

16 mai : vers 18h, violente contre-attaque allemande chez les Anglais qui se replient. Nous les soutenons avec l'artillerie. Situation confuse, mais cette attaque se fait sur notre flanc gauche. Les Allemands sont arrivés à 2 km de nous.

17 mai : levé à 0h30 pour préparation tirs d'arrêt. La canonnade continue chez les Anglais. Aux dernières nouvelles, les lignes résistent ! Chez nous : calme. De temps en temps, une salve de 88 tombe aux environs. Nous stoppons une contre-attaque au pied du Monte d'Oro avec 2 000 obus.

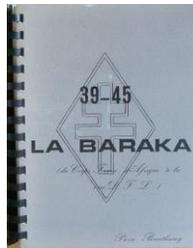
Huit officiers du B.I.M.P. sont tués dans un petit village par des tireurs d'élite. Nous passons hors de portée. Après un tir d'arrêt, c'est le repos. La guitoune est installée pour une bonne nuit. Alerte aérienne vers 24h. Très nombreuses fusées, quelques bombes : 1 à 100 mètres, tombe sur un camion de la 8e Batterie – 1 à 8 mètres à gauche (500 kg au moins) tombe dans les prés. Aspergé de terre dans mon trou. Tout tombé – éclats partout.

À la 8, **CUIGNET** très gravement blessé ainsi que son aide, deux blessés légers, un Sénégalais tué. **CUIGNET** meurt à l'hôpital

Anecdote...

L'après-midi, après avoir monté la guitoune, j'avais repéré à proximité un trou, donc inutile d'en faire un. Dormant très très fort, je suis réveillé par Finette (la petite chienne) habituée à dormir à mes pieds sur le sac de couchage. Je la repousse, mais elle insiste. J'ouvre les yeux et vois le ciel plein de fusées. Je cours à mon trou... ce sont des feuillées. Bombardement terminé : retour à la guitoune. Plus de guitoune, mais un énorme bloc de pierres dessus ! Merci Finette (je l'ai perdue à Nîmes).

Louis Marc, 1er R.A., L'Artilleur de la D.F.L n°206 juillet 2007



Pierre BAUTHAMY

Bataillon de Marche 24



Mercredi 17 mai

Dure journée, aujourd'hui, pour notre Bataillon.

Parti à l'attaque vers 7h du matin, le B.M. 24 n'a pratiquement pas rencontré de résistance au démarrage et a avancé de trois à quatre kilomètres sans problème, jusqu'à Monte Calvo, au pied de l'énorme Monte d'Oro.

L'après-midi, par contre, à l'endroit où j'étais resté en position, je vois une trentaine de tirailleurs qui refluent vers moi, visiblement affolés, et qui me répètent : " *Boches y en a fait prisonnier bataillon !* " Je suis assez inquiet. D'ici nous nous rendons compte que tout ne va pas pour le mieux, ceci étant confirmé par une recrudescence de coups de mortiers sur le carrefour que nous tenons. Je me décide à prendre ma jeep et je vais voir le **colonel RAYNAL** qui m'informe que, comme hier - pour le B.I.M.P., le B.M. 24 a subi une contre-attaque sur son flanc gauche au cours d'un essai de progression. Il a dû se replier sur sa base de départ, le Monte Calvo, et j'entends à la radio le **commandant SAMBRON** dire que, à nouveau, Il tient bien en main son bataillon.

De retour sur ma position, et toujours inquiet par l'arrivée de nouveaux tirailleurs, je prends l'initiative de les regrouper pour les faire remonter en ligne. Lorsque que je retrouve le **commandant SAMBRON**, sur le Monte Calvo, Il pousse un soupir de soulagement en apprenant que je lui emmène une trentaine d'hommes de la 3e compagnie qu'il croyait bien avoir perdu complètement.

J'apprends que l'**aspirant DESGRANES** a été tué d'une rafale de mitrailleuse en plein coeur.

Les Allemands, après la contre-attaque, ont décroché mais le bataillon, à court de munitions, fatigué et très éprouvé moralement, ne peut organiser la poursuite. Au cours de la nuit il sera relevé par un bataillon de la 2^e Brigade qui doit reprendre, demain à l'aube, la progression.

L'affaire a tout de même été vraiment chaude mais je rentre rassuré m'étant rendu compte, de visu, que tout était rentré dans l'ordre.

Tard dans la nuit nous voyons, de l'autre côté du Liri, des dépôts de munitions ennemis sauter sur des coups directs de notre artillerie.

Dans la journée j'ai fait redescendre du djebel le corps du **sergent GALLUCI**, tué dans la nuit, et que je fais enterrer en 776x106, carte de San-Giorgio. Nous avons eu l'occasion, au cours de la mise en terre du corps de notre camarade, d'assister à une scène poignante. Mon adjoint, l'**adjudant DERVAUX** qui, comme nous tous, retenait ses larmes et son émotion avec beaucoup de peine, a eu un geste sublime : ouvrant son portefeuille il a pris une petite fleur desséchée que sa femme lui avait donnée à Tunis et a jeté cette fleur sur le corps du sergent. Cela valait bien tous les plus beaux bouquets du monde !

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

... / ... Jeudi 18 mai :

6h30 : alors que le bataillon doit être sur ses nouvelles positions, au bord du Liri, j'attends toujours que l'on vienne me récupérer. Depuis une heure nous recevons des obus allemands qui cherchent une batterie alliée située derrière nous. C'est très désagréable au réveil !

Vendredi 19 mai :

Nous avons rejoint, hier après-midi, notre nouvel emplacement. Tranquillité absolue, les Allemands ayant décroché dans la nuit, de l'autre côté du Liri, sous la poussée des Canadiens de la 8e armée et sur une profondeur de près de dix kilomètres.

19h : les nouvelles sont excellentes : la 8e armée a pris, cette fois pour de bon, Cassino. Continuant son avance elle se trouve sur la ligne Piedimonte, Tarella, Pontecorvo, Belmonte. Dans notre secteur le C.E.F. poursuit son avance de Pontecorvo à Monte-del-Mandrone, Monte Pala, Pico.

Je donne Rome dans moins d'un mois !

Samedi 20 mai :

Journée déjà moins bonne ! Pontecorvo n'est pas encore tombé malgré les bombardements de l'aviation qui ont duré toute la journée. A quatre heures de l'après-midi nous avons quitté notre emplacement pour venir au cul de notre bataillon qui attaque. Les pertes sont grosses de notre côté : hier au soir on comptait cent vingt-cinq gars d'évacués avec plus d'une vingtaine de tués.

Parmi eux le **sous-lieutenant MERREAUX** à un passage de pont continuellement marmite, avec son adjoint et l'un de ses sergents, chef de section. Ils venaient, tous les trois, d'être affectés à la 3e compagnie qui, décidément, porte la poisse. C'est demain au tour de **WINTERSDORFF** de nous quitter pour prendre la place de **MERREAUX**.

Toute la nuit les mortiers et les Nebelwerfer allemands ont donné et des coups ne sont pas tombés bien loin.

Dimanche 21 mai

Mauvais début de journée : les Allemands s'accrochent à Pontecorvo, important bastion de la ligne Hitler et en profitent pour arroser copieusement les arrières. Comme nous sommes à deux kilomètres du front nous en prenons notre part.

10h : je fais une lettre pour Alger : *... Toujours pas de nouvelle de toi. Je suis en parfaite santé et le ravitaillement, qui est excellent, arrive bien.*

MOINE a été "blessé, il y a trois jour mais très légèrement au cou ; il a eu un pot formidable ! Il est toujours parmi nous, sa blessure n'ayant pas donné à une évacuation. Je crois qu'il aura sa croix de guerre il ne l'a pas volée !

J'ai déjà remué, depuis notre départ, quelques mètres cubes de terre pour faire mes trous. Si, à la fin de la guerre, je suis en chômage, je pourrai toujours m'embaucher comme terrassier !

Nous vivons à trois, c'est à dire l'équipage de la jeep qui comprend **LELIEVRE**, le chauffeur, **COLCE** et moi, comme en Tunisie avec Akacha et Simoni. Les journées sont " chaudes " et les nuits " fraîches ".

Je pense que ce petit mot te trouve m en bonne santé et je ... " .

18h : on annonce l'évacuation de Pontecorvo que plus personne n'occupe. Les Français ont pris le Monte Leucio, bien en avant de la ville, de l'autre côté du Liri.

Pour terminer la journée je reçois deux lettres de ma femme qui me font oublier bien des misères. Elle est de retour à Alger depuis le 13 au soir, bien contente de se retrouver chez nous, après de longues semaines chez Marthe, mais cela lui aura permis de passer le cap de cette nouvelle séparation.

A 20h, rafales de *Nebelwerfr* ! On a juste le temps de se planquer dans son trou ! On apprend, quelques minutes plus tard, que le **sous-lieutenant BONALDI**, blessé au talon par un éclat, est évacué.

Roger LUDEAU

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Roger LUDEAU du 1er contingent du Bataillon du Pacifique. Très jeune engagé volontaire, cité à l'ordre du Régiment pour ses actes de courage et de bravoure en Italie. (Collection L.G. VIALE)

18 mai 44 : On reprend notre marche en avant ; quelle désolation, quelle misère, de quel côté l'on se tourne ce n'est que ruine : la route sur laquelle on place ses ribouis, avec une prudente méfiance (à cause des mines), est jonchée de cadavres de malheureux déchiquetés

par des rafales de mitrailleuses et autres jouets. Ici, c'est un blessé allemand carbonisé dans l'ambulance qui l'emportait, plus loin près de sa jeep touchée de plein fouet gît un français le ventre ouvert. Ailleurs, un vague tas de chairs sanguinolentes sans nationalité apparente portait, il y a encore une heure, le nom d'homme. Enfin, dans une petite cour de ferme et sans doute pour nous remonter le moral (on est en pleine offensive) sont exposés sous leurs couvertures inondées de sang les corps de nos camarades tués dans la précédente attaque et qui attendent que les vivants veuillent bien prendre le temps de les enterrer. A mesure que l'on avance, on se rend mieux compte de la terrible efficacité des mitraillages aériens ; sur des kilomètres, s'échelonnent des véhicules calcinés, éventrés, inutilisables, c'est tout ce qu'il reste des colonnes ennemies surprises et anéanties en pleine retraite ; ce sont des ennemis, c'est d'accord (nous sommes payés pour le savoir, n'est-ce pas ?) mais malgré tout, c'est la gorge serrée qu'on continue notre marche en avant.

Roger Ludeau, *Les carnets de route d'un combattant du Bataillon du Pacifique*, Imp. Artypo Nouméa, 2010

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

LE 18 MAI

La 2^e brigade est passée tout entière en tête de la division. Le colonel GARBAY a pris la charge de son secteur d'attaque. Dans la matinée, le B.M. 4 du commandant FOUGERAT dépasse le B.M. 5. Sur sa gauche, il prend liaison avec la 3^e D.I.A. qui occupe Monticelli, un curieux village de type berbère, perché sur un piton.

La brigade se retrouve déployée entre le Monte d'Oro et le Liri, devant la vallée du rio Forma Quesa où, parmi les champs de blé, les jardins et les vergers, ondule une petite rivière paresseuse qui se jette dans le Liri. Le seul pont qui la traverse à la cote 47 a sauté. La rive nord est solidement tenue par des ouvrages fortifiés. Des chars se déplacent derrière la crête, apparaissant brusquement pour tirer et se retirant avant la riposte.

C'est là que commence la *ligne Hitler*. Dans le brouillard matinal, le commandant du Corail est allé la reconnaître avec des patrouilles du 8^e chasseurs. Il y a perdu trois jeeps et plusieurs blessés sont restés sur le terrain.

Du sommet du Monte Santa Maria où les artilleurs ont installé leur observatoire, on découvre un large panorama de toute la vallée du Liri. Derrière sa plaine verte et fertile se dresse au loin, comme une cathédrale géante, la masse sombre du Monte Cairo. À 4 kilomètres vers le nord, on aperçoit, agglutinées au bord du Liri, les maisons en ruine de Pontecorvo et le vieux pont voûté qui a donné son nom à la ville.

Pendant toute la journée du 18 mai, le B.M. 4 essaie vainement de franchir le rio Forma Quesa. Ses tentatives d'approche sont repoussées par des tirs de face et de flanc, provenant de la rive est du Liri. Le Monte Cassino est tombé dans la nuit. Mais les Canadiens de la 8^e armée, s'ils ont avancé plus vite, restent encore en retrait de 3 kilomètres.

Dans l'après-midi, le commandant LANGLOIS reçoit l'ordre d'exécuter un coup de main sur le pont détruit pour essayer de dégager le passage et de récupérer les blessés du 8^e chasseurs.

Le capitaine TAGGER se porte volontaire pour tenter l'opération avec une section de la C.A. du B.M. 11 à la tombée de la nuit.

Dès le départ, la section a de la peine à franchir la rivière, plus profonde qu'on ne l'avait supposé ; des armes sont perdues, des munitions mouillées. L'assaut contre les trois maisons fortifiées surplombant le pont se heurte à une résistance sérieuse que le tir de l'artillerie n'a pas neutralisée.

Le capitaine TAGGER est blessé, deux gradés européens tués. Dans l'une des maisons, plusieurs Allemands sont tués, mais l'opération ne peut être poursuivie. La section se replie.

A l'arrière, de GAULLE est venu voir la division près de San Ambrogio.

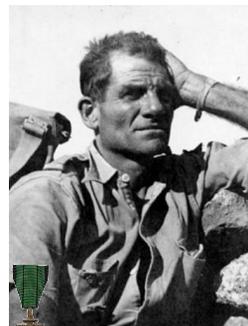
Il décore de la croix de guerre le fanion du 22^e B.M.N.A., puis BARBEROT pour le 1^{er} escadron des fusiliers marins.

Il remet ensuite quelques décorations, la croix de la Libération au Révérend Père Bigo, au lieutenant TASSIN, et, à titre posthume, au lieutenant PIOBETTA.

Yves Gras La 1ère D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983



Benjamin Tagger © M.O.L.



Marie-Roger Tassin © M.O.L.



Commandant Lequesne



François Bigo © M.O.L.



ORDRE GÉNÉRAL N° 142

Le Général d'Armée JUN, Commandant le Corps Expéditionnaire Français en Italie, après approbation du Général de GAULLE, Président du Gouvernement Provisoire de la République Française,

CITE A L'ORDRE DE L'ARMÉE
LE 22ème BATAILLON NORD AFRICAIN

" Magnifique Bataillon créé de toutes pièces par le Commandant LEQUESNE dans des circonstances particulièrement difficiles en juin 1941.
" S'est distingué au cours des campagnes de Lybie et de Tunisie.
" Vient à nouveau, sous les ordres du Chef de Bataillon LEQUESNE, de manifester ses remarquables qualités combattives et son admirable esprit de sacrifice, réalisant la percée décisive de la ligne "GUSTAVE" dans le secteur ouest du Garigliano (Italie) du 10 au 16-5-44. "

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec palme, qui a été remise au fanion du Bataillon le 18 mai 1944.
Q.G. le 22 juillet 1944
signé : JUN

LE 18 MAI

Roger Malfettes

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Roger Malfettes © M.O.L.

La journée du 18 est à marquer d'une croix. La compagnie avec son commandant part rendre les honneurs au « grand » en inspection sur le front. La percée du 13 mai se poursuit, nos morts et blessés auront au moins servi à quelque chose.

A 13h, c'est à notre tour d'aller rendre les hommages à notre chef de bataillon - j'ouvre une parenthèse : il est de tradition au bataillon, au 1^{er} Bataillon d'Infanterie de Marine, de ne confier la garde du drapeau qu'aux seuls anciens de Chypre et de là, à la compagnie d'accompagnement, seule compagnie citée, seule compagnie à avoir gardé les drapeaux, et c'est la compagnie par le lieutenant BOSSARD qui sortait notre drapeau de Bir-Hacheim. De surplus nous avons été de tous les combats et cet hommage nous sera enlevé, perfidement, dès que cela sera possible, par antagonisme. Autour de la tombe de notre chef de bataillon, tous aguerris qu'ils soient les anciens sont tristes, certains pleurent. Que ces cuirasses sont émotives. SAVEY, MAGNY, en deux ans, avec tous les autres, cela fait beaucoup. Drapeaux et fanions s'inclinent. Cela n'est pas la coutume ; c'est notre façon pas orthodoxe mais sincère. Nous n'oublions pas que BROSSET porte une grande part de responsabilité de par son dada à tout précipiter ; obliger les gars du terrain à partir à l'aveuglette avec pour résultat le massacre. Il fait joujou à l'impétueux, à ressembler à l'« Erwin » à qui, dit la légende, rien ne résistait ; mais le combat qui nous est imposé manque d'espaces kilométriques, il stagne sur quelques hectomètres, parfois quelques mètres et sur chaque mètre un homme meurt. Cela n'est pas rentable, en particulier pour les marsouins qu'il ne cesse de faire donner. Mais où est donc la légion (journal 19.5). Au bataillon la 1^{ère} compagnie du Pacifique panse ses nombreuses plaies du Girofano ; la 21^e compagnie, ex Pacifique, devenue corse, compte ses pertes ; la 3^{ème} du Bataillon d'Infanterie de Marine est exsangue, sans cadre depuis le Girofano. La compagnie de commandement avec un capitaine assez particulier se cherche. La compagnie d'accompagnement, seule, qui fut de partout, survit, intacte. Nous n'avons perdu que FLESH...

Les obsèques des derniers tués et du chef de bataillon terminées nous mettons le cap sur Santa maria où dans la grisaille du moment une bonne nouvelle, FLESH, comme le bruit en courrait, ne serait pas mort. Malgré la pluie froide, je me sens tout réchauffé.

Regroupement à la Casa Luccinari au sud-ouest de Pontecorvo. Dans ce bivouac verdoyant, sur le bord d'un ruisseau, le repos nous est assuré, dit-on ? Avec l'annonce de l'arrivée d'un nouveau chef de bataillon. Il a nom MAGENDIE Edmond ; c'est un ancien du 1^{er} Bataillon d'Infanterie de Marine. Pas d'objection...



Joseph Maugard © M.O.L.

ROUDAUT nous prend BERTHE, HERRY, HEUTTE, VALET, HANANI, MAUGARD, SCHMITT pour reconstituer l'ossature de la « trois » qui reçoit un nouveau patron.

Il me rend PAUL MARIE que MAGNY m'avait demandé comme chauffeur. JO qui la commande, en profite pour refondre la compagnie ; consolider ce qui était. PANNETIER est chargé du matériel roulant de la compagnie ; il reste secondé par CINCA ; ZUINGHEDAU assure l'intérim du 1^{er} groupement avec les mitrailleuses et les mortiers (LAMY et PIQUET) ; Henri toujours « juteux », il est irremplaçable ; BOUQUEGNEAU, ATTAL commandent les jeeps. Les antichars, tout en continuant à tracter leurs canons, deviennent « commando » mis à la disposition du bataillon. Rien de changé sous le soleil car nous pratiquons ce sport depuis El Alamein.

Le 21 mai à 17h, nous recevons la visite du capitaine MAGENDIE - notre dernière rencontre date du 18 novembre, après Munassib, alors qu'il était venu passer la journée à la compagnie qui vient nous confirmer sa prise de commandement.



René Cinca © Gilles Méhaut

La compagnie le salue car presque tous, les Tunisiens mis à part, le connaissent depuis El Dabaa, Marsa Matrouk.

Roger Malfettes, 30 calots bleus à liseré rouge, éd. familiale



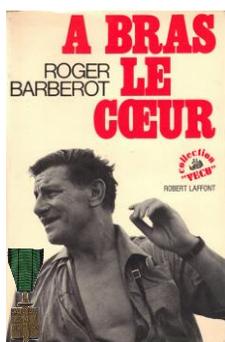
A CHTAURA, le 27 octobre 1941
MALFETTES et Joseph BOSSARD



Maurice Lamy 2011 © ffl.net

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

LE 18 MAI



Quelques jours après le Garigliano, le 18 mai, Diego **BROSSET** arrive en jeep au moment où je suis dans la tourelle d'un char, en combinaison de combat, en train de parler avec l'équipage qui vérifie les transmissions électriques et l'armement.

Diego m'appelle. Je le salue.

— *Venez, je vous emmène voir le général de Gaulle.*

— *Une minute, mon général, j'arrive. Je prends mon appareil de photos.*

Puis je saute à l'arrière de la jeep de **BROSSET** qui démarre en trombe suivi de ma propre jeep.

Tout en conduisant à toute allure, Brosset, se tournant à demi vers moi, me crie :

— *Vous voulez la Libération ?*

Je ris. Si les croix de la Libération étaient cumulables comme l'étoile de héros de l'Union soviétique, j'en aurais deux (trois à la fin de la guerre). Mais cela n'est pas possible. Je crie à mon tour pour qu'il m'entende :

— *Je l'ai déjà depuis mars 1941.*

— *Ah, c'est vrai !*

Un temps.

— *Voulez-vous la Légion d'Honneur ?*

Jusqu'ici on ne donne pas de Légion d'Honneur dans les Forces Françaises Libres puisque, selon la formule consacrée, celle-ci se décerne au nom du président de la République et qu'il n'y a pas de président de la République. Il n'y en a pas plus maintenant, mais de **GAULLE** a créé un gouvernement provisoire qui peut assumer pleinement tous les pouvoirs de la République.

Je réponds, toujours en criant, pour que Brosset, qui continue à conduire comme un fou en faisant hurler alternativement moteur et freins, m'entende :

— *Non. Ce n'est pas à cause du Commandement que nous avons gagné sur le Garigliano, mais à cause des hommes. Partie comme elle l'était, l'opération aurait dû se terminer par une catastrophe. Si vous voulez citer quelqu'un, citez l'escadron.*

— *Bien, répond Brosset, qui n'en parle plus.*

Lorsque nous arrivons, je constate que le dispositif pour une remise de décorations est en place et que le 22^e bataillon nord-africain est là pour présenter les armes.

Face aux troupes, il y a déjà deux hommes, un colonel et un simple soldat, qui sont également là pour être décorés. **BROSSET** me dit de me placer à leur gauche.

La cérémonie se déroule dans la montagne, tout près du Garigliano. On voit dans le fond le petit massif montagneux très caractéristique des Jumelles.

DE GAULLE est en tenue militaire. Il est accompagné de **JUIN** qui porte ses étoiles sur un béret basque, de **MONSABERT**, de **LARMINAT** qui tire silencieusement sur sa pipe et d'un général anglais inconnu.

Ils examinent une carte largement déployée sur le capot d'une jeep.

Puis la cérémonie de remise de décorations commence.

À mi-voix, de Gaulle, qui est très près de moi et que j'entends donc parfaitement, s'adresse alors à Brosset :

— *Brosset, faites présenter les armes.*

Il ajoute aussitôt et sur le même ton :

— *Et ne vous trompez pas, comme vous avez l'habitude de le faire.*

Brosset s'affaire. Les commandements sont répétés pour chaque compagnie.

De Gaulle fait quelques pas. Quand il arrive devant moi, il me dit :

— *Où est votre fanion ?*

— *Je ne l'ai pas ici, mon général.*

Je n'ai pas besoin de m'expliquer. Ma combinaison de chars, mon appareil de photos à l'épaule montrent de toute évidence que je n'étais pas prévenu.

— *Bon. Je suis heureux de décorer votre escadron de la Croix de Guerre avec palme.*

L'aide de camp l'aide à épingler la décoration sur ma combinaison de char.

DE GAULLE fait quelques pas en arrière. A mi-voix, mais je l'entends parfaitement, Brosset intervient :

— *Mon Général, il faut lui donner la Légion d'Honneur.*

— *Ecoutez, Brosset, il faudrait que vous sachiez ce que vous voulez.*

De Gaulle revient vers moi :

— *Barberot, changez de place.*

J'étais à gauche. Je me mets à droite des deux autres décorés. De Gaulle fait un pas et, toujours sur Je même ton qui recouvre un humour imperturbable sous une simplicité et une dignité écrasantes :

— *Je suis très heureux, cette fois-ci, de vous remettre la Légion d'honneur.*

Il a mis l'accent sur « cette fois-ci ». Il accroche la décoration que l'aide de camp m'enlève prestement dès que la cérémonie est terminée parce qu'il n'en a pas d'autres en réserve.

Les généraux reprennent quelques instants la discussion sur la carte puis s'en vont. **BROSSET** bondit dans sa jeep et démarre en trombe.

Je m'aperçois qu'il est parti en emportant mon appareil de photos que je venais de déposer sur le siège arrière. Je me lance à sa poursuite en klaxonnant pour qu'il s'arrête. Plus je klaxonne, plus **BROSSET** accélère, filant à une allure folle dans un nuage de poussière sur la route étroite et en lacets.

Quand il s'arrête à son P.C., moi sur ses talons, il est très content de lui.

— *Vous n'avez pas pu me dépasser.*

— *Je ne voulais pas vous dépasser, mais récupérer mon appareil.*

BROSSET éclate de rire. Il est heureux. Il vient de passer brillamment son examen de passage de général de division. Sa division est en flèche dans la marche sur Rome. Les fusiliers marins qui conduisent ses avant-gardes et avec qui il avait eu mille démêlés en Tunisie, sont devenus du jour au lendemain, après le Garigliano, ses enfants chéris.

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI



A l'arrière, le 18 mai, de GAULLE est venu rendre visite à la division près de San Ambrogio.

Il est accompagné de JUIN qui porte ses cinq étoiles sur un béret basque, de MONSABERT et de LARMINAT qui tire silencieusement sur sa pipe.

Les généraux examinent ensemble la carte sur le capot d'une jeep.

Le 22^e B.M.N.A. rend les honneurs.



LE 19 MAI

Le 19 mai, la résistance allemande devient plus dure devant la 2^e brigade. Des unités prélevées sur le front d'Anzio ont été rameutées à la hâte pour garnir la ligne « Hitler ».

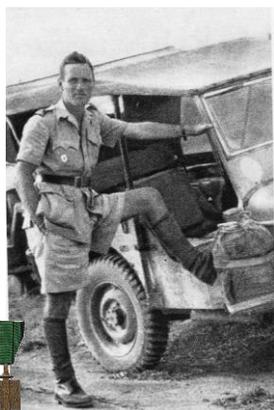
Devant la 1^{ère} DFL, un groupement interarmes, constitué autour du 9^e régiment de *Panzergranadiere*, a relevé le groupement Nagel entre Pontecorvo et San Oliva.

Toute la journée, la 2^e brigade reste bloquée devant le rio Forma Quesa.

Le 1^{er} RA exécute des tirs de précision sur les organisations allemandes qui interdisent l'accès. Dans la matinée, les bataillons poussent leurs compagnies au plus près de la rivière. Mais toutes les tentatives de franchissement sont repoussées avec des pertes. Le capitaine PAINCHAUD, du BM 4, et le lieutenant VIAU, du BM 11, sont tués.

Au BM 4 une tentative de la compagnie CHABERT de franchir la rivière et de s'emparer de la cote 80 échoue également.

Une fois encore, le général BROSSET vient sur le terrain pour relancer lui-même ses gens en avant.



Xavier Langlois ADFL

A 16h, il convoque le commandant LANGLOIS au P.C. du lieutenant-colonel GARDET qui dirige l'opération et lui donne l'ordre de franchir le rio Forma Quesa de vive force avant la nuit. LANGLOIS insiste pour avoir l'appui des chars. Eux seuls pourront détruire au canon les emplacements d'armes de l'ennemi.



Lieutenant-colonel Gardet

A 17h, après un tir d'artillerie de dix minutes, les chars *Sherman* américains s'engagent en tête sur la piste qui longe la rivière, leurs armes braquées vers la berge nord. Les Allemands sont plus prompts.

À 300 mètres du pont, le char de tête reçoit un coup direct et flambe. Les chars suivants ripostent mais les sinuosités de la route les empêchent de voir l'objectif. Ceux qui sont en arrière se mettent aussi à tirer, par contagion un peu n'importe où. Leurs coups blessent plusieurs hommes à la 6^e compagnie. LANGLOIS fait arrêter le tir et reprendre l'opération : nouveau tir d'artillerie, nouvelle tentative des Américains ; un *Sherman* dépasse le char qui brûle toujours, il est touché à son tour, et toute la colonne est bloquée. CHAVANAC annonce que l'artillerie va déclencher un tir de 240. On l'attend vainement jusqu'à 19h15. Le temps passe. La nuit commence à tomber, lorsque subitement les Allemands se mettent à tirer de toutes leurs armes. Un char *Tigre* se montre sur la rive nord, tire et disparaît.



Chef d'escadron Albert CHAVANAC.



Le B.M. 11 et les chars ripostent par une tirailerie désordonnée. Les Canadiens qui viennent d'atteindre le coude du Liri essuient ce feu intempestif et demandent qu'on l'arrête. A grand renfort de coups de sifflet, Langlois parvient à faire cesser les tirs. Au même moment, il reçoit du lieutenant-colonel GARDET l'ordre d'abandonner l'opération. Mais il lui semble alors que l'ennemi a décroché.

La 5^e Cie du lieutenant DUPUIS s'avance, franchit le pont détruit. LANGLOIS le franchit avec elle. Ils trouvent la position abandonnée. Dans la nuit, le génie procède à la remise en état du passage.

Sur toute la longueur du rio Forma Quesa, les Allemands se sont retirés. La manœuvre d'enroulement du C.E.F. se poursuit en effet inexorablement. L'avance du corps de montagne a débordé la ligne « Hitler » par le sud.

A gauche de la 1^{ère} D.F.L., la 3^e D.I.A. a enlevé San Oliva et marche sur Pico, tandis que son groupement de droite, le groupement Linarsès, se rabat vers le Monte Leucio, menaçant les défenseurs du rio Forma Quesa d'encercllement.

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI



Jean Coupigny © M.O.L.



Jacques DUPREY

Santé - Ambulance SPEARS



L'attaque ayant réussi au-delà du Garigliano, SPEARS est amené à suivre la D.F.L. qui enlève San Giorgio du Liri le 16 mai, Chiola le 17 malgré une âpre résistance maison par maison, passe la coupure du Rio Forma Quesa le 19 et se retrouve le 20 devant Pontecorvo dans la vallée du Liri.

Le 18, Spears procède à une grande évacuation de ses « gros opérés » devenus transportables après quelques jours d'hospitalisation.

Le 19, elle ferme, tandis qu'un poste chirurgical avancé aux ordres du **Capitaine COUPIGNY**, part en direction du Liri.

Le 19, à 6h du matin, le gros de la formation, aligné en convoi, prend le départ à son tour.

A l'intérieur du grand cercle de la piste qu'elle suit une dernière fois, il ne reste, pour témoigner des tragédies qui s'y sont déroulées, que quelques ceps de vigne tordus, les feux des derniers déchets rassemblés et deux ou trois paysans italiens sortis de ruines de la ferme proche pour labourer et faire lever de pacifiques moissons sur l'un des emplacements les plus sanglants de la longue histoire de l'Ambulance.

L'étape San Clemente-San Giorgio se fait sans accidents, malgré l'encombrement des routes et des pistes par les unités en mouvement et la précarité des ponts établis ou rétablis par le génie au cours de violents combats.

Les hauts camions anglais de SPEARS avec leur indicatif spécial « 54 » sont faciles à reconnaître dans la Division équipée maintenant tout à l'américaine.

Les véhicules en difficulté, y compris l'énorme camion dentaire que le capitaine **Maurice PROCHASSON** conduit avec ténacité depuis l'Egypte à travers les itinéraires les plus hostiles, rejoindront dans la journée ou dans la nuit.

Les éléments de tête les plus agiles atteignent à 11h le poste avancé du **Capitaine Coupigny**.

Au milieu des blés murs non moissonnés, près du village de San Giorgio di Liri dont les maisons sont écrasées et le cimetière éventré par la bataille, les tentes du P.C. A. abritent déjà une soixantaine de blessés, opérés ou non.

Quelques morts sont alignés dans les épis, en attendant d'être inhumés. Parmi eux, se trouve le **capitaine PAINCHAUD** du B.M.4.

L'Ambulance se déploie rapidement au maximum autour du poste chirurgical. Le rythme des entrées à cet emplacement de San Girorgio est presque aussi vif qu'à San Clemente.

C'est qu'à partir du 20, la Division s'est lancée à l'attaque de la deuxième ligne des défenses allemandes au-delà du Mont Tencio, en atteignant en flèche tous ses objectifs. (524 blessés du 20 au 25 mai).

Les blessés proviennent toujours pour une énorme proportion des unités de pointe de la D.F.L. (543 sur 635 au cours des 12 jours d'ouverture et de stationnement de Spears).

Surtout des B.M. 4, 5, 11, 21 et des B.L.E de la Légion Etrangère, des Fusiliers Marins et de l'Artillerie ainsi que du 8^e Régiment de Chasseurs d'Afrique. La plupart des blessés le sont par éclats d'obus et des projectiles de mortiers, car les duels d'artillerie sont très violents.



Prochasson

19 MAI



Vers le Monte Morone Alexis LE GALL

Bataillon de Marche 5



19 mai. Au matin nous descendons à notre tour jusqu'à la ferme, traversons le ruisseau et nous retrouvons à l'endroit d'où le char nous avait canardé la veille. La plaine est maintenant en pleine animation. De partout sortent des rafales, arrivent des obus de mortier ou d'artillerie. L'attaque est lancée sur Pontecorvo et nous y participons. Nous voyons des véhicules de fusiliers marins, chars légers ou half-tracks, qui avancent, zigzaguent, tirent et de temps en temps nous arrivent obus et rafales. Une fois de plus, je vois la bonne bouille de **TOURNAR** qui, avec un grand sourire et toutes dents dehors, me lance « *Ya chaud, sergent* ». Je lui réponds d'un sourire. On est en osmose. Il ne faut pas avoir peur et surtout ne pas le montrer car ils ont tous les yeux sur moi et me suivent tant que j'avance, jusqu'à ce qu'à un moment, **CHICH** m'arrive en traînant notre plus jeune tirailleur sénégalais et me dit : « *Y a ce p'tit con qui voulait se tirer !* » J'en tombe des nues car c'est bien la première fois que ça arrive. Jusqu'à présent je n'ai jamais eu de problème avec mes camerounais : pourvu que je sois devant, ils suivent. Si maintenant il va falloir être aussi derrière ! Le fautif est un jeune, le plus petit de la bande et un peu efféminé. Il n'aurait jamais dû être tirailleur ni jamais quitter son village malien ou voltaïque. Mais il faut réagir. Il a droit à une engueulade et une menace : « *la prochaine fois, je ne te loupe pas. Et maintenant, marche devant moi.* » Il n'est pas fier du tout mais ses camarades apprécient, rigolent et le mettent en boîte. J'espère que la leçon a porté. Et l'avance continue parsemée de plongeurs, de sauts ou de mises à l'abri. Plusieurs des fusiliers marins sont touchés ainsi que des tirailleurs qui nous précèdent. Décalés comme nous étions au départ, nous avons pris le train en route et n'avons pas de missions précises, sinon, sinon de tirer à l'occasion si nous trouvons un objectif. Ce qui nous permet de lancer quelques rafales pour appuyer des voltigeurs ou accélérer le recul des adversaires. Toute la journée se passe ainsi. Il fait chaud, barda et armes se font de plus en plus lourdes et il y a longtemps que les bidons sont vides. Petit à petit nous nous approchons puis dépassons Pontecorvo, amas de maisons blanches, la plupart en ruines. Dans la soirée nous arrivons à une colline peu élevée, ou nous nous arrêtons. Nous venons d'atteindre notre objectif : le Monte Morone. Sur notre droite, la ville de Pontecorvo, à cheval sur le Liri et dont le pont courbe, caractéristique, lui a donné le nom, pauvre pont bien amoché lui aussi, dont il ne reste que les culées. Pour nous la journée a été fatigante mais pas méchante.

Nous n'enregistrons aucun dégât, ce qui n'est pas le cas de nos voisins et surtout des voltigeurs qui ouvraient le chemin que nous n'avons fait que suivre. Décidément la section **BAUDET** est protégée des dieux...

Nous sommes désormais allongés sur l'herbe, dominant le Liri qui coule doucement à 300 m. La ville et l'autre rive sont toujours occupées par les allemands. Nous récupérons et vidons ce qui reste des « rations K » de la journée.

La ration K, qui nous accompagne en opérations, est une boîte plate en carton qui contient notre ration de la journée, soit 3 minuscules boîtes de conserve : 1 pâté de jambon, une viande quelconque et un fromage, le tout survitaminé. Il s'y ajoute un ou deux paquets de biscuits, un sachet de sucre, un sachet de café en poudre, 1 autre de chocolat en poudre et enfin un dernier de limonade en poudre. Il paraît que c'est suffisant pour ne pas mourir de faim, grâce aux vitamines, mais la quantité n'y est vraiment pas. Un seul avantage, ce n'est pas très lourd et ne prend pas trop de place dans la musette. Après une telle journée on ne tarde pas à s'endormir, enroulé dans cette couverture qui ne nous quitte pas et que nous portons du matin au soir en bandoulière. C'est le soleil qui me réveille le lendemain. J'ouvre un oeil et que vois-je ? Au-dessus de moi le grand sourire de **TOUMAR**, qui me dit : « *Sergent, tu veux le café chaud ?* » en me tendant son quart. A noter que pour l'africain il est normal que tout le monde boive dans le même quart. Bien entendu, je ne dois ni refuser, ni faire de manières. Refuser un cadeau, c'est offenser. Je le remercie en me disant ; « voilà une bonne idée, ça va me réchauffer. »

Pendant que j'avale ma première goulée, il me regarde intensément et ne peut s'empêcher de dire : « *Y a bon, hein ?* » J'ai heureusement assez de maîtrise pour ne pas réagir violemment. Ce qu'il me fait boire est horrible, un mélange noir, brunâtre, piquant et acide. Il attend avec impatience et appréhension ma réaction. Et quand je parviens à lui dire : « Oui, c'est très bon, mais qu'est-ce que tu as mis là-dedans ? », il me répond : « *On a dit avec BAYPOUR, nous on va faire café pour sergent et pour faire encore meilleur, on a mis aussi tous les autres poudres* ». Par pure gentillesse ne voilà-t-il pas que ces bandes vaches avaient mélangé à mon intention leurs 3 sachets de café, chocolat et limonade et épuisé ainsi leur ration du jour. Que pouvais-je répondre, sinon « *Grand merci, c'est très bon, mais tu n'aurais pas dû mettre tout. Il fallait mettre seulement café et garder les autres pour toi.* »

Et j'ai avalé jusqu'au bout et sans faire de grimaces cette horrible mixture. Mais je crois n'avoir jamais eu plus beau cadeau de mes deux tirailleurs qui, dans cette période de privations, me sacrifiaient ainsi leur ration de la journée, que je m'arrangeai d'ailleurs à leur rendre en partie en utilisant à leur intention une partie de ma propre ration.

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

20 MAI

Le 20 mai, la 1^{ère} DFL passe aux ordres du général de LARMINAT que JUIN a chargé de coordonner l'action des deux divisions de droite du C.E.F. Elle reçoit mission d'appuyer l'attaque de la 3^e D.I.A vers Pico en agissant elle-même en direction du Monte Morone, le long du Liri. Sur la rive nord en effet, les Canadiens, arrêtés devant Pontecorvo, prennent de nouveau du retard.

Dans sa tête de pont, le B.M. 11 est prêt à partir dès 6h du matin. Mais ni le B.M. 4 ni le B.M. 5 ne sont encore en place. Le général BROSSET apparaît au pont détruit à point pour recevoir les doléances du commandant LANGLOIS, mécontent des hésitations de la veille et du manque de coordination dans cette opération. BROSSET, sur le terrain, réorganise rapidement le dispositif de la division. Il reprend sous ses ordres directs le 1^{er} R.R.M. qu'il retire au groupement blindé Simon et répartit les missions. La 2^e brigade mènera l'action offensive avec les fusiliers marins vers le nord-ouest et la 4^e brigade couvrira le flanc droit de la division face à la rive nord du fleuve.

Le démarrage, assez lent malgré la présence de BROSSET, ne commence que vers 10h.

Le B.M. 4 et le B.M. 5 traversent de front le rio Forma Quesa et s'engagent dans le large couloir entre le Liri et la ligne des monts dei Mandrone, délia Comune et Leucio.

Devant eux, entraîné par l'enseigne de vaisseau SAVARY, le 2^e escadron de fusiliers marins éclaire la progression avec ses scout-cars. Le soir, le gros de la 2^e brigade arrive sur ses objectifs sans difficultés mais non sans pertes, dues aux mortiers et à l'artillerie ennemis, le B.M. 4 à la cote 160 et le B.M. 5 au Monte Morone.



Alain Savary dans les ruines de Pontecorvo

Le B.M. 11 est parti assez tardivement derrière le B.M. 5, vers 13h. Précédé du 3^e escadron de KERMADEC, il marche droit sur Pontecorvo. Il se heurte à des résistances sporadiques ou des tireurs isolés qui le retardent encore ; mais il trouve aussi de nombreuses casemates et organisations de campagne allemandes inoccupées, probablement faute d'effectifs.

Les Canadiens lui fournissent une aide inattendue en faisant bombarder Pontecorvo par l'artillerie et vingt-quatre chasseurs-bombardiers.

Infatigable, BROSSET est toujours là, sur le terrain, pour stimuler le mouvement. Au volant de sa jeep sur laquelle il a fait monter une sirène de char, le pare-brise baissé, recouvert d'une housse de toile, il fonce sur tous les chemins, tous les terrains, passant là où personne n'ose s'aventurer, sans souci des mines et des obstacles, surgissant toujours à l'endroit crucial, où se noue la bataille, pour activer ou relancer l'action, conduisant sa division comme une compagnie, mais lui imprimant finalement tout son dynamisme.

« Je grimpe sur les chars en marche, j'engueule Pierre et Paul, écrit BROSSET à sa femme, fille du général Mangin, je dis merde aux obus et ça avance... Je ne serai jamais un vrai général, mais ma division est une vraie division. »

Les premiers jours de la campagne, cette méthode de commandement avait entraîné une certaine pagaille dans la division. Les ordres et les contre-ordres que le général donnait sur le terrain restaient ignorés de tout le monde, mis à part celui qui les recevait.

Le chef d'état-major, le commandant SAINT HILLIER, avait protesté que cela ne pouvait pas durer. Il avait obtenu de BROSSET qu'il s'impose pour discipline de rester, où qu'il aille, en liaison radio permanente avec lui et lui communique systématiquement tous ses ordres verbaux, afin que l'état-major puisse les mettre en forme et les diffuser à toutes les unités.

Le soir, lorsqu'il rentre au Q.G. après avoir couru les pistes toute la journée, BROSSET retrouve sa roulotte de commandement, pleine de livres et de tapis, et où son aide de camp, le lieutenant PRUNET-FOCH, renouvelle chaque jour les fleurs. C'est son confort de général.

A 17h, le B.M. 11 rejoint les fusiliers marins de KERMADEC en arrêt devant le monastère de Capuccini. L'énorme bâtisse est transformée en point d'appui, le dernier avant Pontecorvo. Dans la nuit, les fusiliers marins s'en emparent. Les Allemands réagissent au jour par des tirs meurtriers de 88 et de *nebelwerfer*.

A 10h30, une reconnaissance commune du 3^e escadron et du B.M. 11 occupe les faubourgs sud de Pontecorvo, qui ne présente plus que le squelette d'une agglomération.

La 2^e brigade a atteint tous ses objectifs. Il lui a fallu cinq jours pour avancer de 15 kilomètres et il lui en a coûté 100 morts et 360 blessés.

Toute la 1^{ère} DF.L. se trouve ainsi, au soir du 20 mai, étirée le long du Liri, les 2^e et 4^e brigades de part et d'autre de Pontecorvo, entièrement absorbées par leur mission de flanc-garde. Elles y subissent des tirs de *nebelwerfer* dont les salves — les trains bleus, comme les appellent les soldats — traversent l'air assez lentement avec un miaulement caractéristique qui annonce de loin leur arrivée, et des coups directs de 88 qui explosent avant qu'on ait entendu leur départ.

14 – 24 Mai 1944 – VALLEE DU LIRI

LE 20 MAI

Nous démarrons brusquement en tout terrain ou sur des pistes ne valant guère mieux. Mon chauffeur Poli va au moins quatre fois dans les décors, sans mal. Le général m'engueule parce qu'il ne peut pas passer puis, en fin de compte, épanche sa bile sur des Américains qui sont devant moi, en les déroutant sur une fausse piste...

« *Comme ça, ils ne m'emmerderont plus (sic)* ».

Le P.C. du régiment est près de Pontecorvo, que les Anglais bombardent d'un côté, les Français de l'autre.

L'escadron est en avant, dans la direction du **Monte Leucio**. Terrain plein d'énormes trous. Avance non couverte jusqu'à la route ouest de Pontecorvo, que nous coupons. Nous continuons à avancer et tombons sur des boches dans une ferme... Quelques-uns tués et blessés... contre-attaque de chars. Ça chauffe un peu...

Tenons la ferme du carrefour toute la nuit... sérénade aux mortiers. Pertes de la journée : **LAPORTE, THOMAS, BOUDOUX** et plusieurs blessés. »

Roger BARBEROT, Fusiliers Marins (1er R.F.M.)

Henri FERCOQC

1^{er} Régiment de Fusiliers Marins



Quelques chars du 1^{er} ayant réussi à percer et ayant reçu un renfort d'infanterie, nous pouvons exploiter les chemins dégagés. Déjà la 3^{ème} Division d'Infanterie Algérienne s'est enfoncée dans la montagne pour tourner les défenses ennemies.

Dans le petit village que nous venons d'atteindre, une dégelée d'obus allemands nous accueille, sans trop faire de dégâts pour les hommes et les engins blindés. Nous continuons notre progression pour rencontrer une résistance farouche d'une compagnie allemande abritée dans le cimetière ; nous réussissons à la bousculer, notre infanterie venant à la rescousse. Le cimetière nous sert d'abri car l'artillerie et les mortiers allemands se déchainent, nous apprécions la solidité des caveaux funéraires. Nous prenons position pour la nuit à la sortie du village, protégés par une section d'un bataillon de marche.

Nous reprenons la progression au matin faisant quelques prisonniers que nous refoulons vers l'arrière. Nous faisons connaissance avec les mortiers six tubes de l'armée allemande qui émettent un rugissement lors de l'arrivée au sol, projetant de gros éclats.

Deux scout-cars sont déjà passés, dévalant un petit chemin près de Pontecorvo, lorsque, remontant sur petite route, notre engin est allumé par une mitrailleuse. Aussitôt se déchaîne une fusillade qui semble venir des arbres, les morts et les blessés étant atteints par derrière et de haut en bas.



Jacques Laporte. col Philippe Boucher © Musée des Fusiliers Marins

Le Maître **LAPORTE** est tué dès le début de l'engagement et nos jeeps emmènent les nombreux blessés. Notre mitrailleur a été atteint dès le début de l'attaque ainsi que le radio, mais nous continuons le combat, tiraillant dans les arbres et sur une petite hauteur qui nous domine. Les deux premiers scouts cars ont également subi de lourdes pertes et sont enlisés dans une prairie, le nôtre refuse de repartir. Aussi, ayant démonté notre mitrailleuse 7mm, nous nous installons près des véhicules en position de défense.

L'ennemi se manifeste peu, juste quelques rafales de mitrailleuses, pour nous interdire de récupérer nos engins ainsi que par des tirs de fusants.

Henri Fercocq, La Marchande s'en va-t-en-guerre, Ed. privée. archives Henri Fercocq



14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

LE 21 MAI

Le 21, à 14h, une formation d'environ cinquante chars est repérée vers le nord se dirigeant sur Pontecorvo en tirillant contre la 2^e brigade.

Du Monte Morone, les fantassins assistent en spectateurs aux évolutions de ces chars qui de loin, sur le tapis vert de la vallée du Liri, semblent des jouets d'enfant. Mais au P.C. de la division, le **commandant SAINT HILLIER** fait concentrer sur eux les feux de tout le 1^{er} RA auxquels l'artillerie canadienne, alertée, mêle bientôt les siens en se réglant sur les éclatements du tir français. Puis les chasseurs-bombardiers achèvent de les disperser par des attaques en piqué.

Pour appuyer la 3^e D.I.A. dont l'aile droite continue d'avancer vers San Giovanni, **BROSSET** fait appel à sa dernière réserve, la légion étrangère. Jusqu'à présent il l'a ménagée. Il a retardé le plus possible le moment de l'engager pour économiser ses effectifs déjà réduits. Mais le sort a voulu que, sur les arrières, elle ait subi en un instant plus de pertes qu'en une journée de combat. Le 17 mai au soir, elle s'était installée en position de réserve dans la futaie du Cantalupo lorsqu'en pleine nuit, des avions allemands sont venus bombarder son bivouac. Un camion et un dépôt de munitions ont flambé. On a relevé 60 blessés et 18 morts parmi les légionnaires.

La 1^{ère} brigade monte donc en ligne le 21 mai avec la 13^e D.B.L.E. et deux escadrons du 1^{er} R.F.M. Le 22^e B.M.N.A est resté au repos pour réparer ses pertes du Garigliano. Dans la matinée, elle se porte sur les pentes est du Monte Leucio, sorte de pyramide boisée surmontée d'un vieux monastère. Les fusiliers marins de **SAVARY** débouchent à 11h du Monte Morone et se lancent avec fougue en reconnaissance vers San Giovanni.

Au bout de 2 kilomètres, leur excès d'impétuosité se heurte à des feux anti-chars. Cinq véhicules sont touchés. Le 1^{er} B.L.E. du **commandant de SAIRIGNE**, qui avance le long du Liri sur un terrain battu par des tirs de mortiers, de *nebelwerfer* et de chars en position au nord du fleuve, doit également s'arrêter.



Labauume
© Françaislibres.net

Sur sa gauche, le 2^e B.L.E. du **commandant MOREL** progresse méthodiquement d'éperon en éperon sur les contreforts du Leucio.

Les premiers objectifs sont atteints sans trop de difficultés. Mais lorsque sa compagnie de tête, la 6^e du **capitaine LABAUME**, aborde la cote 170, au nord du sommet, elle est clouée au sol par le feu de l'ennemi.



René Morel © M.O.L.



Joseph De Ferrières © M.O.L.

Se trouvant très en pointe, sans liaisons ni à gauche ni à droite, **LABAUME** donne l'ordre de se replier à environ 400 mètres en arrière..

A peine sa compagnie a-t-elle entamé son mouvement que des chars légers, surgissant sur son flanc droit, précipitent son repli jusqu'à la base de départ du bataillon, où elle se rétablit à l'abri des tirs d'arrêt du 1^{er} R.A. L'attaque de la légion se produit en effet au moment où l'ennemi lance une contre-attaque d'envergure de part et d'autre du Leucio. Pressentant tout le danger que représente l'irruption des Français à travers la ligne « Hitler », le général von Senger tente un effort désespéré pour empêcher la manœuvre d'enroulement du C.E.F. de se développer.

A l'ouest du piton, la contre-attaque, menée par la 26^e *Panzergranadiere Division*, atteint la droite de la 3^e D.I.A. en pleine relève d'unités et y jette le désordre. Un bataillon du 3^e R.T.A. reflue en perdant ses armes lourdes. Le 7^e R.T.A est obligé de se retirer à Pico où il venait d'entrer.

La situation n'est rétablie que par l'intervention d'un escadron de tank destroyers.

A l'est, après un court répit, les chars allemands renouvellent, à la tombée de la nuit, leur manœuvre d'enveloppement pendant qu'un bataillon d'infanterie mène l'attaque de face. Toute la 13^e D.B.L.E., menacée d'être tournée et dépourvue d'armes antichars, recule vers le sud, entraînant les fusiliers marins dans son reflux, jusqu'au piton où, un kilomètre en arrière, la C.A.C. 13 a établi un barrage antichars. La contre-attaque allemande est arrêtée par des tirs massifs de l'artillerie et l'intervention d'un peloton de Sherman américains, tandis que sur la route de Pontecorvo à Pico, le **colonel SIMON** arrive à la rescousse avec deux escadrons du 8^e chasseurs. Le hasard voulait, ce soir-là, que ce fût le commandant de la contre-attaque de Cheikh Meskine qui vint au secours des légionnaires de la France libre !

Les Allemands se retirent dans la nuit en abandonnant deux chars détruits, une vingtaine de blessés et une quinzaine de morts, dont un capitaine du 104^e régiment de *Panzergranadiere*. Mais pour la légion, c'est une nouvelle hémorragie de 23 tués et d'une cinquantaine de blessés. Le **lieutenant DE FERRIERES**, qui avait éconduit les parlementaires allemands à Bir Hakeim, était tombé sur les pentes du Leucio.

LE 21 MAI

Au Monte Leucio avec Gustavo CAMERINI dit Clarence

Bataillon de Légion Etrangère



Je vais maintenant vous dire comment cela s'est passé pour tous, et ce que je vais raconter est dur et inattendu. On ne s'y attendait pas. Tout le bataillon est installé sur un flanc de ce Monte Leucio, un endroit totalement inconnu.

Le soir tombe, la nuit aussi. Ma section n'est pas loin de moi et beaucoup plus haut, il y a LANGLOIS avec ses hommes et une bonne partie de son P.C. de compagnie. L'obscurité devient totale. Bonne nuit ! Je commence à me déshabiller dans un coin que mon ordonnance m'avait préparé, un coin quelconque, quand j'entends au loin très vaguement, loin, des bruits de moteurs d'avion. Ces moteurs d'avion se rapprochent. Or je connais bien les moteurs, ça fait quatre ans que je les entends, et je sais très bien quels sont les moteurs d'avion ennemis ou amis. Or, j'entends le bruit de moteurs de stukas, le stuka que je connais très bien parce que c'est un vrombissement « *vroum vroum vroum* » : il n'est pas continu, il est fait de vroum vroum. »

Tiens », je dis « *Qu'est que c'est que ça ?* ».

Il faut vous dire que pendant cette campagne d'Italie on n'a pas vu beaucoup d'avions. En Afrique, nous étions habitués à recevoir des bombes sur la tête, et je ne parle pas de ceux qui avaient fait la bataille du Désert et qui en avaient soupiré du matin jusqu'au soir. En Afrique, en mai 42, l'aviation allemande donnait ses stukas, ses bombardiers, accompagnés régulièrement des Messerschmitt, que nous appelions « *les méchants Schmitt* », qui nous arrivaient sur la gueule. Eh bien, dans la bataille d'Italie, il y avait eu beaucoup de canons, de mitrailleuses etc., beaucoup d'infanterie, mais peu d'aviation, le ciel étant entièrement dominé par l'aviation alliée.

Donc ici, je suis un peu étonné, mais il n'y a pas de doute, je tends l'oreille : c'est bien une escadrille allemande. Tout ça, c'est du stuka. Du stuka qui est en train d'approcher. Je dois dire que la chose ne m'a pas beaucoup touché. Comment voulez-vous qu'ils repèrent une troupe en pleine campagne ? qu'est-ce qu'ils en savent ? Je pense : Ce doit être des bombardiers allemands qui vont bombarder, qui sait, Naples, peut-être ou quelque chose comme ça autant de ravages.

Il y avait quand même des ports, pas très importants, mais bref, je ne fais pas attention, mais à un moment, je me dis : « *Tiens, mais ce vrombissement augmente... augmente... augmente... Tiens mais ils vont passer sur notre tête. Ca peut arriver.* »



Et j'entends le bruit vraiment sur notre tête et brusquement le bruit décuple et c'est le piqué. Ça, je connais bien ! Toute cette escadrille vient de piquer sur notre tête comme si elle nous avait vus et, messieurs, qu'est-ce qu'on prend ! Une dégelée d'obus ! Non, un fracas du diable ! Tout autour, c'est le tremblement de terre, tout autour de moi, et dans un fracas, tout autour de moi, quoi, je n'en sais rien, ce ne sont quand même pas des bombes, ou alors des petites bombes peut-être, des petites choses, et en même temps, ces maudits candélabres qui s'allument dans le ciel !

Cette fois nous sommes illuminés *a giorno*, tout est lumière.

Suspendus dans le ciel ces maudits candélabres tiennent pendant une bonne demi-minute de façon à nous rendre visibles, puis, quand ce tremblement de terre cesse, les candélabres s'éteignent et c'est encore plus lugubre. J'entends tout autour de moi des gémissements, des cris. Ils ont frappé de tous côtés, je crois.

Ils ont aussi frappé en plein un dépôt d'essence, ou plutôt un chargement. Certains transports d'essence contiennent jusqu'à vingt mille, vingt-cinq mille litres. Ça a pris feu, une flamme énorme ! Maintenant ce ne sont plus les candélabres, c'est l'essence qui brûle ! Une flamme qui devait monter jusqu'à vingt, trente mètres. Nous sommes tous illuminés de façon sinistre. Cette fois, c'est l'enfer, ça ressemble de plus en plus à l'enfer. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Je me demande ce qu'on peut faire. Je me tâte : pas une égratignure. Toute cette diablerie d'affaires, de balles d'éclats, de je ne sais quoi, m'est tombée tout autour et a terrassé, je le saurai après, un quart du bataillon, qui est resté par terre. Est resté par terre...

Maurice LACOMBE est mort et un officier tchèque qui était avec lui. J'appelle mes hommes, j'entends une voix qui dit : « *Nous sommes tous blessés, il y a des morts !* ».

A ce moment-là, je cherche quelqu'un, mon ordonnance arrive. Je dis « *Il faut prendre des couvertures* ». Je n'aurai jamais pensé qu'un seul bombardement fasse autant de ravages.

Là, je m'arrête une seconde pour vous dire que, suivant ce qu'on a su, on a reçu sur la tête des bombes d'infanterie antipersonnel, anti-hommes. Qu'est-ce que c'était ?

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

... / ... Les avions larguaient, paraît-il, des espèces de boîtes en métal, qui s'ouvraient et qui laissaient passer du plomb, des balles en plomb, des éclats, des trucs, des affaires comme ça qui tombaient en pluie sur les gens.

Vous pensez ce que c'était que d'être bien installé, tranquillement, sur les flancs de cette montagne et de recevoir un ouragan sur la tête.

Oui, je crois qu'il y a eu cent cinquante hommes perdus pour le bataillon, qui ne devait pas en avoir plus de cinq cents.

Pendant que je suis là, un peu hagar, donnant des ordres, mais à qui ? Là, je m'arrête une seconde pour vous dire que, suivant ce qu'on a su, on a reçu sur la tête des bombes d'infanterie antipersonnel, anti-hommes. Qu'est-ce que c'était ? Les avions larguaient, paraît-il, des espèces de boîtes en métal, qui s'ouvraient et qui laissaient passer du plomb, des balles en plomb, des éclats, des trucs, des affaires comme ça qui tombaient en pluie sur les gens. Vous pensez ce que c'était que d'être bien installé, tranquillement, sur les flancs de cette montagne et de recevoir un ouragan sur la tête.

Oui, je crois qu'il y a eu cent cinquante hommes perdus pour le bataillon, qui ne devait pas en avoir plus de cinq cents.

Pendant que je suis là, un peu hagar, donnant des ordres, mais à qui ?

Ils étaient tous morts, je vois arriver Langlois et le Capitaine nous dit : « *Moi, je ne sais pas comment j'en suis sorti. Je dormais, j'avais mon sergent comptable d'un côté et mon ordonnance de l'autre. Sous l'ouragan je me lève, je secoue mon ordonnance POSTIVITCH : il est mort ! Je me tourne de l'autre côté, je secoue mon sergent comptable : il est mort ! Il ne restait que moi.* »

C'est curieux comme on en sort ! C'est la guerre... Il venait me chercher pour avoir quelqu'un à ses côtés. Tous les deux nous appelons.

Un sergent arrive, mais la masse ne se levait pas, ils étaient blessés, ils étaient morts.

Puis, tout doucement, on arrive à former une sorte d'équipe qui prend des couvertures, pour remplacer les brancards qu'on n'avait pas sous la main, y mettre les blessés on laissait les morts, et les transporter, mais où ça ? On ne savait même pas où était le poste, l'ambulance, on s'était à peine installé.



Dans l'obscurité, obscurité, non, il y avait toute cette essence qui brûlait, qui donnait un aspect sinistre -, donc, dans cette espèce d'enfer, je vois la haute silhouette de SAIRIGNE.

Gabriel de Sairigné M.O.L.

C'est curieux, mais dans les moments très tragiques ou terribles, il nous est arrivé plusieurs fois de nous retrouver, SAIRIGNE, LANGLOIS et moi. On se retrouve tous les trois. Les autres qui existent quand même, sont peut-être à leur section, à leur compagnie, mais lorsqu'il y a quelque chose de tragique, on se retrouve comme ça, comme par hasard, tous les trois.



SAIRIGNE ne peut pas donner d'autre ordre, nous l'avons déjà donné, il faut organiser les transports. En attendant, SAIRIGNE me dit « *Mon PC est en miettes, je ne sais pas comment je m'en suis sorti, mes deux officiers sont morts* » .

On dit que, à Verdun, sur la Somme, ou ailleurs, lorsqu'une unité avait dépassé 6% de pertes, on la retirait. Nous, nous avons dépassé 20%. Certainement nous avons dépassé 20%.

Le matin suivant, évidemment, on a enterré les morts, on est allé voir les blessés, mais le malheur voulut que, je ne sais pas ce qu'il y avait dans ces maudites balles ou si c'était le terrain qui était mauvais, beaucoup de blessés moururent. Oui, ils sont morts aussi.

On enterre les morts, on emmène les blessés à l'ambulance, puis on se charge, on reprend les ballots, tout ce qu'on a, les fusils, les grenades, et on reprend la marche.

Après ça naturellement, les hommes tout en marchant, se demandaient « *Comment cette escadrille a-t-elle pu foncer tout droit sur nous ? Ce n'est pas possible. En pleine nuit, en rase campagne, comment ont-ils pu savoir ?* » .



Ceci se passait par une belle nuit de mai, je crois, mai, oui, et pour le bataillon de Sairigné, ma foi... pas question d'attaquer dans deux jours, après ces événements.

On a commencé à parler d'espionnage, ce qui est tout à fait possible. Quelqu'un a fait de l'espionnage : les Allemands, à cause du manque d'essence, évidemment, ne faisaient que très rarement ces sorties, seulement si elles en valaient la peine.

C'est donc un grand honneur pour nous si des escadrilles de bombardiers sont venues tout exprès pour raser, abattre, détruire, notre 13e Demi-brigade de Légion étrangère.

C'est un grand honneur ! Mais ça nous a coûté cher !



AU MONTE LEUCIO LE 21 MAI

avec Domingo LOPEZ

Bataillon de Légion Etrangère



L'ordre fut donné de commencer l'attaque, nous sortîmes de nos trous. Nous concentrâmes nos cinq sens sur ce que nous allions avoir à faire, ne rien laisser au hasard, avoir tous les muscles en alerte pour faire le mouvement qui pouvait nous sauver la vie, essayer de voir un trou une pierre assez

grande, ou une aspérité du terrain pour se cacher au moindre signal de danger.

De colline, en colline, sans que les Allemands nous opposent de résistance, nous atteignîmes le but désigné par le commandant.

Enthousiasmé, le Capitaine PERNER, qui commandait nos forces composées de deux compagnies d'infanterie, une section de mortiers, une autre de mitrailleuses, sollicita du commandant MOREL, chef de bataillon, l'autorisation de continuer la progression, ce qui lui fut accordé.

Nous continuâmes chaque fois plus vite sans avoir à nous employer à fond ; l'ennemi continuait à reculer, s'arrêtant seulement dans les endroits faciles à défendre et il n'y eut que trois brèves escarmouches.

Avec fort peu de pertes nous prîmes un nouvel objectif, mais le Capitaine ne se trouva pas satisfait et, avec l'autorisation du commandant nous continuâmes la progression.

Les choses allaient si bien que nous avions peur d'une (...) et prîmes de nouveau des précautions que nous avions abandonnées en raison de la facilité rencontrée jusque-là. Nous arrivâmes au Monte Leucio, une montagne assez haute servant d'observatoire aux boches et il tomba aussi entre nos mains.

Nous étions exténués et dans cet état où il paraît impossible de faire un pas de plus, quand on nous ordonna de continuer jusqu'à deux collines situées à environ une centaine de mètres de là, pour rendre plus sûr le terrain conquis. C'étaient les dernières parties élevées avant d'entrer dans la vallée du fleuve LIRI.

Nous commençâmes l'ascension, mais par la fatigue accumulée, commença à brûler en moi une rage sourde contre tout et contre tous.

Peu de mètres avant d'arriver, trébuchant contre une racine, je tombai, restant ainsi jusqu'à ce que vienne le Lieutenant : « *allons, encore un petit effort et ça y est* ».

Ici il n'y avait pas de petit effort qui tienne, nous n'étions pas des bêtes et j'allais rester là. Qu'ils viennent les allemands et les chinois aussi...

Sans perdre patience devant cet acte de rébellion, avec de bonnes paroles, il me convertit et je continuai, bien que rouspétant.

C'était bien facile pour lui avec un pistolet, mais nous... -et je lui montrai la pièce qui pesait 25 kilos, je voudrais l'y voir.

Il ne répondit pas. Ce qui l'intéressait c'était que nous arrivions, et nous arrivâmes.

A peine avions-nous terminé de camoufler la pièce que les obus commencèrent à siffler. Avec le pic portatif nous essayâmes de faire un trou pour nous protéger, mais bien que travaillant désespérément jusqu'à nous faire des ampoules dans les mains, nous arrivâmes seulement à creuser sur une profondeur de quinze ou vingt centimètres ; le terrain était pierreux, et le piquer avec nos outils ne produisait que des étincelles.

A peine calmée, la frayeur qu'avait déclenchée en nous l'imminence du péril, que nous nous laissâmes tomber dans le petit trou. Ce geste nous sauva la vie, car à ce moment un obus éclata à cinq ou six mètres derrière, et les éclats passèrent à peu de centimètres de nos têtes.

L'air brutalement déplacé nous fit tomber le casque sur le nez ; nous regardâmes vers la pièce ou COLOMINES était de permanence et ne le voyant pas... « *Colomines, Colomines, es-tu blessé ?* » Il ne répondit pas, car il était en train de se sortir de sous une branche cassée par la mitrailleuse, et qui lui était tombée dessus. Quand il eut réussi, le temps de se palper pour voir s'il n'avait pas de blessure, il nous dit « *je n'ai rien d'autre qu'une peur majuscule* ».

Entre-temps l'alarme avait été donnée et dans la vallée, avançant dans notre direction, des forces d'infanterie allemande avaient été vues. Cette fois les rôles étaient renversés ; ils attaquaient et nous devions nous défendre. La lutte s'engagea.

Une radio portative, près de l'endroit où nous étions, communiquait avec le poste de commandement, répétant comme une mélodie « *Poste difficile à défendre. Poste difficile à défendre !* », et la voix du commandant répondit froide et tranchante : « *il faut la défendre !* ». « *Vous avez entendu ?* », demandâmes-nous à l'allemand SCHNEIDER, chef de la pièce, et à COLOMINES. « *Je crois que oui* », répondit le gros allemand, en retirant une balle de son arme pour la mettre dans sa poche.

Que fais-tu interrogea COLOMINES ? Il répondit : « *C'est pour qu'ils ne me prennent pas vivant* ».

Le combat continuait en face à face sanglant - quelques camarades passèrent près de nous, blessés, pour regagner l'arrière.

« *Quand vous verrez que le dernier des nôtres a abandonné la position, faites feu sur tout ce qui bouge en face* », fut l'ordre que reçurent les quatre pièces.

« *Regardez, un Allemand* », nous avertit SCHNEIDER à voix basse. Nous sentîmes la peur nous envahir mais lorsqu'il fut localisé, il nous parut que les nerfs se détendaient ; avec un grand calme nous manœuvrâmes les volants, guettant la première victime.

Après celui-ci en apparut un autre, et encore un autre ; mais comme si nous nous étions mis d'accord, personne ne tira sur notre ligne. Il était évident que la même idée nous était venue : les laisser approcher pour être plus sûrs de les avoir.

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

... / ... Ils étaient à une centaine de mètres et approchaient avec précaution ; il régnait un silence pesant, les armes de gros calibre s'étaient tues.

Quelques instants encore, très brefs, et les armes automatiques entonnèrent leur chanson de mort.

A un moment ils ne furent qu'à 70 mètres ; sûrement les Allemands ne nous avaient pas vus, mais ils savaient que nous étions là car ils multipliaient les précautions, avançant très lentement, les armes prêtes. Nous ne perdions pas de vue celui que nous nous étions désigné, pendant que **COLOMINES** en tenait un autre sous son feu avec sa carabine. Le tireur d'un fusil-mitrailleur pensant sûrement que c'était le moment, ouvrit le feu, nous l'imitâmes et purent voir le visage de celui qui avait reçu la rafale dans le ventre. Les yeux et la bouche démesurément ouverts, dans un geste de terreur, il eut un hoquet énorme et tomba les bras en croix. A partir de cet instant nous fûmes pris d'une terreur homicide, alimentant sans cesse le distributeur de la mitrailleuse, nous n'avions pas peur. Nous avons l'impression d'être les seuls à tirer.

COLOMINES et **SCHNEIDER** conservaient leur calme, mais si un psychiatre nous avait vu à cet instant, il aurait déclaré que nos facultés mentales étaient altérées.

Une rafale de balles ouvrit un sillon à quelques centimètres de nos pieds mais nous n'avions pas vu où était la pièce qui l'avait tirée. « Mets une bande d'incendiaires, nous alloua les griller comme des porcs qu'ils sont », dîmes-nous au chargeur, en lançant des éclats de rire hystériques. Pointant le fourré où se trouvaient les mitrailleuses nazies, nous tirâmes. Quelques instants après il était incendié. Le combat battait son plein depuis plus d'une heure d'horloge. Nous avons réussi à les arrêter, mais nos munitions s'épuisaient, nous étions éloignés de nos bases de ravitaillement et la route était occupée par les allemands, ce qui nous ôtait tout espoir d'en recevoir. Notre feu se faisait plus maigre et les boches avançaient mètre par mètre malgré les pertes sévères qu'ils avaient subies.

« *Rafales courtes et tir à coup sûr* », nous ordonna le chef de pièce. De cette manière nous pouvions seulement tirer si nous étions assurés de faire mouche, et nous obtempérâmes.

Les allemands faisaient preuve de courage et d'astuce, force nous est de le reconnaître, et ils approchaient peu à peu. L'un d'entre eux se protégeait d'une branche coupée qu'il portait, et avançait derrière. Nous le démasquâmes et de quelques balles bien placées nous en débarrassâmes.

Le feu de l'ennemi était si nourri que le petit bosquet dans lequel nous étions allait se trouver bientôt démuné de branches et de feuilles, laissant les arbres avec leurs troncs nus comme des bras tendus vers le ciel dans une muette supplication, le prenant à témoin de la folie des hommes.

Une grenade à main en éclatant quelques mètres derrière nous, nous ramena à la réalité. Celui qui l'avait lancée ne pouvait pas être bien loin. Regardant l'endroit où elle avait éclaté, nous vîmes avec surprise que nous avions commencé une retraite sans nous en rendre compte. Les munitions épuisées, seule notre pièce qui en possédait encore continuait à soutenir le feu ; il y avait une façon de se sauver aussi, c'était de se mettre à tirer n'importe comment pour épuiser les balles et de s'en aller avec les autres.

La panique, le pire ennemi du soldat, se glissa dans nos rangs. L'homme quand il tue ou quand il veut éviter qu'on ne le tue, n'a plus pour fuir, de différence avec les bêtes les plus sauvages. Une fois qu'il a tourné le dos, rien ne peut plus l'arrêter.



En vain, le **capitaine PERNET**, debout au milieu des balles et le pistolet à la main, nous ordonnait de nous arrêter, ceux qui s'enfuiraient il leur brûlerait la cervelle, nous allions former le carré, disait-il.

Jacques Pernet © M.O.L.

Un légionnaire qui passait sur la route lui dit : « *Avec ta grand-mère tu vas former le carré* ».

Pour notre part nous fîmes comme nous devions, imiter les autres et nous mettre à courir.

Une partie du bosquet brûlait et les allemands en voyant notre fuite essayaient de nous couper la retraite. Nous restions quelques-uns sur les positions et nous savions que si nous ne pouvions pas atteindre le seul endroit où il nous était possible de passer, nous étions perdus. Nous courûmes avec la force du désespoir nous portant tout en avant et nous arrachant le visage dans les branches.

Derrière couraient les allemands, criant dans leur langue gutturale « *Venez ici ! venez ici !* », tout en faisant feu avec les pistolets mitrailleurs. Courant en zig-zag pour les empêcher de viser, nous entendîmes les balles siffler autour de nous, et beaucoup à une distance dangereuse.

Je tombai dans le vide.

Malgré la rudesse du coup je me remis debout et empoignant la mitrailleuse, je continuai cette « retraite stratégique ».

Nous avons passé, nous étions sauvés.

Domingo Lopez, Survivant de Bir Hakeim, éd. privée





Vers la Ligne Hitler et Pontecorvo
avec Domingo LOPEZ
Bataillon de Légion Etrangère



Nous occupions une position un peu en retrait de la première ligne sur laquelle nous ne restâmes que pendant la journée. Avant le coucher du soleil nous la quittions et nous mettions en marche pour dormir plus près du front.

Des muletiers arabes nous réveillaient à chaque instant, en passant si près de nous avec leurs mulets, qu'ils nous piétinaient presque. Nous nous insultions réciproquement ; la chose se répéta plusieurs fois.

Lorsque les lumières du jour nouveau dissipèrent les ombres, nous nous préparâmes à nous mettre en route. L'offensive contre la ligne Hitler était commencée. Tout près il y avait une voiture radio qui communiquait avec quelqu'un, disant des choses inintelligibles pour nous.

On parlait de chiffonniers, de vieux chiffons, on citait des noms d'animaux et autres choses dans ce genre. Nerveusement nous nous promenions en attendant l'ordre d'avancer qui sans doute arriverait d'un instant à l'autre. L'autre groupe de la section l'avait déjà fait. Un agent de liaison vint chercher **ARTOLA**, chef de notre groupe, de la part du lieutenant. Nous nous préparâmes sachant que lorsqu'il reviendrait ce serait pour partir. Il revint. Appelant le chauffeur du camion, il lui indiqua à quel endroit il devrait nous attendre pour décharger le nécessaire. Le camion partit et nous derrière, portant l'arme individuelle et la couverture en bandoulière.

La route par laquelle nous devons passer, bordée d'un côté par de grands arbres dont la plupart étaient mutilés et parfois même arrachés par la canonnade, était flanquée de l'autre côté par le Monte Leucio, de triste mémoire, et qui maintenant servait d'observatoire à notre état-major, et était recherché de ce fait par les projectiles allemands dont la majorité éclataient au milieu de la trajectoire.

Un de ces projectiles éclata très près de nous nous jetâmes à terre, et lorsque nous nous relevâmes, nous vîmes qu'**ARTOLA** restait étendu. Nous essayâmes de le redresser, mais d'une voix qui n'était plus qu'un mugissement il nous demanda de ne pas le bouger, car cela le faisait terriblement souffrir. Comme nous ne voyions pas de sang nous lui demandâmes où il était blessé. Il nous indiqua son dos à la hauteur du rein gauche, et nous vîmes en effet qu'à cet endroit son ceinturon était coupé. En soulevant son linge, nous vîmes une plaie.

L'obus en éclatant avait projeté une pierre qui l'avait touché avec une grande force. Heureusement, il en serait quitte pour quelques jours d'hôpital. C'était, comme disaient les Français « *la belle blessure* ». Les brancardiers le recueillirent et on envoya un autre sergent ; nous continuâmes notre route, enviant en nous-mêmes le sort d'**ARTOLA**.

Lorsque nous arrivâmes à l'endroit où nous attendait le camion, nous prîmes les mitrailleuses et les munitions et à découvert nous les pointâmes vers le village de Pontecorvo, aux mains des allemands et bastion de la *ligne Hitler*, à l'assaut duquel nous allions. Nous étions presque arrivés lorsque le soleil devint bas sur l'horizon. A la nuit nous creusâmes des trous et nous disposâmes à dormir. Serions-nous vivants le lendemain ? Qui sait... Notre destin est si incertain, nos vies si fragiles au milieu de cet épouvantable chaos.

Nous fûmes tirés de notre sommeil par le ronronnement de moteurs d'avions. Sortant la tête de dessous les couvertures, nous étions éclairés par la lumière des fusées que jetaient les pilotes. « Ne bouge pas ... ne bouge pas », dirent à voix basse quelques compagnons. En un instant nous repassa devant les yeux l'atroce dernier bombardement. Ces cris, ces hurlements d'agonie... j'étendis la main et saisissant le casque je le mis sur ma tête, jusqu'aux yeux. Mes membres tremblaient, j'avais la bouche pâteuse et la respiration haletante.

Nous attendions... Nous attendions le lugubre sifflement annonçant que les aviateurs laissaient tomber leur charge fatidique. Oh quelle horreur ! quel désespoir l'attente de la bombe qui laisserait nos corps informes, mutilés, démembrés, des secondes, des minutes, comme c'est long ... Enfin nous entendîmes les explosions ailleurs, et pourquoi pa, nous étions contents que d'autres les aient reçues, et tranquilles, nous retombâmes dans le sommeil.

L'aube, une brume grise se levait des eaux du LIRI, cela empêcherait que notre mouvement soit vu trop tôt.

Les silhouettes dispersées des hommes glissaient silencieusement un bruit de tanks... déjà on distinguait les premières maisons de Pontecorvo. Cette tranquillité nous faisait peur ; tout à coup « *tac tac tac...* » chanta une mitrailleuse.

"*A terre !*" ordonna le Capitaine **SIMON**. Les premières lumières du jour traversaient le rideau protecteur de brume et quelques obus de mortier tombèrent aux environs. Ils nous avaient vus, et c'était une barrière de fer et de feu qui nous coupait le passage, formée par le pilonnage incessant des boches.



Jean Simon

Le capitaine **SIMON** fixa des emplacements et lorsque quelque obus tombait près du sien, il se signait. Quels grands avantages ont, dans les moments où la vie est en jeu, les croyants sur les incroyables. Ces derniers regardaient le Capitaine non sans une certaine envie.

... / ... Dans les moments les plus périlleux, avec une brève oraison ou seulement une simple prière, il se retrouvait serein, tranquille, disposé à mourir en paix avec Dieu et sa conscience.

Les incrédules, par contre, pour dominer la peur devaient faire des efforts de volonté énormes, mais ils pouvaient se vanter de ce que leur valeur ne devait rien à personne, qu'elle était bien à eux, et qu'il était plus difficile de s'exposer à la mort tout en sachant qu'on allait vers l'épouvantable abîme du néant, plutôt que de mourir avec l'espoir d'une vie meilleure.

Dans un grand fracas les tanks s'avancèrent pour donner l'assaut. Nous suivîmes leurs traces. Après une brève lutte le village fut à nous.

A midi ils contre-attaquèrent et nous dûment céder devant eux. Nous nous réorganisâmes revînmes, et de nouveau il tomba entre nos mains, pour que nous le perdions une seconde fois.

Pontecorvo était un bucher : de rares maisons restaient debout, tout était en ruines et ce n'était pas pour rien puisqu'il faut tenir compte du fait que chaque attaque était précédée d'un pilonnage chaque fois qu'ils contre-attaquaient.

Par moment on se déplaçait presque à tâtons parmi les nuages de fumée et de terre qui flottaient dans l'air. Nous avions l'impression que notre commandement, comme Napoléon, voulait dormir sur le champ de bataille et pour la troisième fois nous nous lançâmes contre l'ennemi. Ils se défendirent tenacement, avec l'espoir sans doute qu'à la nuit nous abandonnerions notre pression.

Chaque maison était un fort, chaque tournant une embuscade ; mais, malgré tout, nous gagnions du terrain et au coucher du soleil nos alliés canadiens traversèrent la rivière et Pontecorvo fut nôtre définitivement.

Domingo Lopez, Survivant de Bir Hakeim, éd. privée



Série de clichés pris par Françoise Amiel-Hébert au Musée de la Ligne Gustav à Ausonio, au cours du voyage-mémoire organisé en mai 2024 par la Délégation de la 1^{ère} D.F.L. de la Fondation de la France Libre.





Au Monte Morone avec Alexis LE GALL

Bataillon de Marche 5



(...) C'est sur le monte Morone que nous apprîmes le dur combat qu'avaient dû mener nos camarades au bas du Monte d'Oro pendant que nous étions aux prises avec le char.

Le passage du ruisseau au bas du Monte d'Oro avait donné lieu à de très sérieux accrochages et nous avons enregistré de sérieuses pertes, en morts et blessés, aggravées par la journée d'attaque sur Pontecorvo. Il en avait été de même du B.M.4 et surtout du B.M.11. Tout le monde enregistrerait des pertes et nous avons eu une chance inouïe à la section **BAUDET** de traverser intacts ces quelques jours. Ce fut probablement pour ces raisons que notre brigade fut remplacée dans la poursuite de l'attaque par la Légion qu'on chargea 2 ou 3 jours plus tard d'attaquer un certain Monte Leucio que nous voyions pointer sur notre gauche. Ils y parvinrent, nous dit-on, mais après un premier échec qui leur coûta énormément de monde. Pendant ce temps nous occupions toujours le Monte Morone, pour différentes raisons. Tout d'abord nous avons avancé sur la rive droite du Liri beaucoup plus vite que la 8e Armée Britannique sur la rive gauche et, en libérant les lieux avant l'arrivée des Anglais, nous offrions aux allemands nos arrières dégarnis et la possibilité de nous contourner. C'est quand les anglais parvinrent à notre hauteur que fut prise la décision de nous faire relever par la Légion. Dire que nous accueillîmes avec joie l'annonce de leur premier échec sur le Monte Leucio serait inexact mais, à l'arrière, les légionnaires la ramenaient tellement et insistaient tellement sur leur supériorité bien connue, leur vaillance et leur réussite que de les savoir cette fois-là en échec, alors qu'au contraire toutes les autres unités de la Division allaient de succès en succès depuis le début de l'attaque, nous fit pour le moins sourire et il n'était finalement pas mauvais que, sur le terrain, aux prises avec les mêmes difficultés que nous, ils n'enregistrent pas systématiquement de victoires et aient eux aussi leur part d'échec Ceci ne changea d'ailleurs rien à leur réputation : leur légende était tenace et leur publicité bien faite et bien orchestrée.

Donc, pendant 3 ou 4 jours, tout en tenant la position du Monte Morone, nous avons assisté, en spectateurs intéressés, aux combats livrés sur l'autre rive par les Anglais, combats qui comportaient l'approche puis la prise de l'agglomération de Pontecorvo et, enfin, le débouché du village jusqu'à notre hauteur. Nous avons admiré en particulier les attaques des chasseurs bombardiers de la R.A.F. sur un groupe d'immeubles, siège probable de la résistance ennemie, et applaudi leur précision et leur efficacité, qui nous changeaient des lourds mais souvent improductifs bombardements américains. Malheureusement un drame vint endeuiller ces jours de repos et d'attente.

Notre ravitaillement nous parvenait chaque jour dans un Dodge de l'intendance qui s'arrêtait derrière la crête, hors de vue directe de l'ennemi, et chaque compagnie y envoyait son équipe en prendre livraison Mais, bien qu'à l'abri de la crête, le camion restait visible, sur le côté, des dernières maisons de Pontecorvo, bâties au débouché du pont sur notre rive et encore occupées par l'ennemi.

Les allemands, ayant repéré la manœuvre du Dodge, firent avancer et mettre en batterie un canon de 88 anti-char qui attendit que notre camion fut entouré des équipes de ravitaillement pour lui expédier 2 obus de 88 qui y firent un massacre Nous y perdîmes une quinzaine des nôtres et rares furent les blessés qui y survécurent.

Comme quoi, en opérations, la moindre imprudence se paye cash et cher.

Alexis Le Gall, Les clochards de la gloire, Charles Hérissé éd., 2017

Michel BARCELO

22^e Bataillon de Marche Nord-Africain



« Depuis Cassino, le 22^e Bataillon de Marche Nord-Africain a enfoncé le front de 11 kilomètres. Il a tué mille Allemands et fait autant de prisonniers.

Il a perdu deux cent quatorze hommes :

cinquante-cinq tirailleurs et cinq officiers dont le capitaine **AIT IDIR** (le 19 mai).

Sa devise est : « *Malheur aux vaincus !* ».

Au soir du dixième jour dans cette unité, le lieutenant **FONTANA** de notre compagnie du Génie vient nous récupérer. Avec mon camarade **LAFFONT** nous prenons congé du caporal **COQUERIE** que nous ne reverrons plus.

Me voilà de nouveau dans mon groupe au sein de la 2^e section. Un groupe est constitué d'une quinzaine d'hommes et vit en famille. Notre maison c'est notre camion G.M.C. Chacun a un rôle bien défini. Je suis chargé de la cambuse.

Le matin, je distribue les rations pour la journée.

Au bivouac, nous mettons nos provisions en commun et le sergent désigne l'un de nous pour faire la « popote ».

Notre groupe aura trois blessés : **COLOMBANI** par mine sur les bords du Liri à Cassino ; **TRUCHOT** par éclat de grenade en Alsace et **BELKACEM** par balle à Lyon. Frères d'armes, nous allons pendant les deux ans de campagnes, partager le bon et le moins bon dans une bonne camaraderie.

Et c'est la ruée vers la ville éternelle...

Photo et Souvenirs de Michel Barcelo, archives Josiane Barcelo

LES 22 et 23 MAI



Pierre BAUTHAMY
Bataillon de Marche 24



Lundi 22 Mai : alors que nous comptions passer la nuit précédente en toute tranquillité nous avons eu une chaude alerte à quatre heures du matin : des avions allemands nous ont survolés grenadant tout le terrain. J'avoue qu'à certains moments, quand le sifflement des éclats passait au-dessus de mon trou, j'avais la peur au ventre et je pensais à ma femme et à mon gosse.

La 13^e demi-brigade de la Légion Etrangère qui attaquait hier au soir a eu des pertes sérieuses, les Allemands ayant contre-attaqué aux lances-flammes.

Nous décrochons pour nous porter derrière le Monte Leucio, en 340, en flanc garde fixe. Je me retrouve, du fait de la configuration du terrain, nettement en avance par rapport au bataillon. Nous terminons notre installation à la tombée de la nuit.

Comme je reviens avec COLCE de visiter mes emplacements de batterie nous sommes surpris par un tir de *Nebelwerfer*, Juste le temps de se jeter à plat ventre le long de la piste : un fracas épouvantable, une gerbe de feu nul éclaire tout et me remplit les yeux. Nous nous retrouvons tous les deux recouverts de terre dans la fumée de l'explosion. Nous devons notre salut au simple fait que la piste est en déblai par rapport au talus qui se trouve à notre droite. COLCE me dit un " *Y-a chaud, mon lieutenant !* " qui se passe de commentaires !

Mardi 23 Mai : nous sommes retournés ce matin, COLCE et moi, voir le trou du *Nebel* qui nous a raté de peu hier au soir. A trois mètres de la route en bordure de laquelle nous étions couchés, un entonnoir de deux mètres de diamètre. Nous ramassons tout autour des éclats de vingt centimètres de long sur sept à huit de large. Quel pot !

Mercredi 24 Mai :

Quelle nuit ! A 3h du matin les avions allemands sont revenus nous grenader et l'un d'entre eux, en piqué, n'a rien trouvé de mieux que de lâcher trois bombes qui sont tombées dans un rayon d'une centaine de mètres autour de mes pièces, dont une entre celle de GISCARD et celle d'ANTONELLI ! Aucune casse ! Toujours la baraka mais dieu que nous avons eu chaud !

18h : l'ennemi a décroché sur toute la ligne et sur plus de dix kilomètres de profondeur.

La poursuite s'organise et nous voyons passer le matériel lourd en quantité impressionnante. Nous allons pouvoir dormir un peu plus tranquillement et je pense que ce décrochage est le prélude à la marche sur Rome.

Maurice MEHAUT

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



18 Mai La section est désignée pour aller enterrer le **Commandant MAGNY** et ses sept compagnons. Nous lui faisons une croix avec deux morceaux de bois, y accrochons un casque anglais et un bouquet de fleurs tricolore improvisé.

De temps en temps un obus égaré tombe dans les parages.

19 Mai Aujourd'hui nous mangeons vraiment bien à la française. Nous avons pour cela, "récupéré" un mouton dans une ferme des parages et des pommes de terre. Ça change l'ordinaire. Nous sommes donc bien en forme pour recevoir **DE GAULLE** en inspection près de San Giorgio. Temps splendide, eau à volonté.

20 Mai Après une nuit de repos complet, nous quittons notre emplacement et nous nous installons en face de la ligne Hitler, en deuxième ligne. Rien à signaler, si ce n'est quelques arrivées de mortiers et de 88. Nuit calme.

21 Mai Beau temps, bonne cuisine, ce coup-ci, c'est un veau que nous avons "récupéré". Sur la piste pas mal de macchabées Français et Sénégalais. Un commandant et un lieutenant allemands égarés sont fait prisonnier, ils déclarent rechercher des blessés. La nuit est troublée par des tirs plus violents que d'habitude.

22 Mai Journée sans histoires, pour nous, car devant nous c'est la Légion qui attaque. Le résultat est excellent. Les Allemands ont contre-attaqué avec des chars mais ont été repoussés. Quand à nous, nous nous reposons sans nous en préoccuper. Nous prenons même le premier bain de rivière de l'année. L'eau est glacée. La végétation est abondante dans le pays. La pluie revient, mauvaise nuit.

23 Mai Déménagement. Nous nous plaçons à flanc de piton, toujours en deuxième ligne. Distribution du journal du Corps Expéditionnaire Français : "*La Patrie*", ça remonte le moral. Pluie et soleil. Quelques arrivées de 88. A une heure du matin, nous sommes visités par l'aviation Fritz qui nous pilonne et nous mitraille. Pas de dégâts chez nous, par contre, derrière, les artilleurs dégustent.

24 Mai Assistons en spectateurs à la prise de Pontecorvo par les Canadiens français. Quand à nous, c'est encore calme. Un mulet se casse les côtes dans un ravin juste à côté de nous, nous l'achevons en quelques secondes, malgré les grands cris de son conducteur marocain. C'est fameux. J'en mange 5 à 6 tranches, mais ma gourmandise ne me réussit pas, car dans la nuit je vomis.

Mon camarade RUFF, lui en a mangé onze, il n'est même pas indisposé ! Nous allons porter un quartier de mulet aux Canadiens, en leur disant que c'est du boeuf que nous avons touché par le ravitaillement. Trouvant notre geste très beau, ils nous remplissent les poches de cigarettes....

25 Mai Je ne suis pas encore bien remis de mon indigestion, et ce damné mulet me reste sur l'estomac. La journée est calme. Nous profitons pour aller fraterniser avec les Canadiens qui parlent le vieux français.



Au B.M.4 du 18 au 23 mai
Henri BEAUGE
 Bataillon de Marche 4

18 mai. Le Lieutenant FRATACCI est blessé. Nous allons devoir nous passer, pendant quelques semaines, des gaillardises de ce bon copain. Le moral va s'en ressentir.

23 mai. Cette fois, c'est vraiment la guerre. La journée du 19 a été dure. Bombardements presque ininterrompus de nos compagnies qui progressent néanmoins par attaques successives jusqu'au Rio Forma Chiesa. PAINCHAUD a été tué le 19, le capitaine CHABERT, qui commande la 2^e Cie, blessé. Une dizaine de tirailleurs ont été tués. Près de 50 militaires du bataillon hors de combat !

La progression continue, en direction de Pontecorvo, freinée cependant à hauteur de la 1^{ère} Cie, par des chars allemands. Ma section anti-chars l'accompagne. Nous aurions besoin parfois d'anti-chars plus légers.

Ces canons ne sont pas manœuvrables sans tracteurs, et les tracteurs sont lourds et visibles, et qui plus est, le sol est mou ! Grâce à leurs tirs précis et tendus, ces canons nous sont finalement plus utiles contre les nids de mitrailleuses ou contre les immeubles où se cache l'infanterie, que contre les chars...

De MARESCHAL est là aussi avec ses mortiers. Il soutient la 1^{ère} Cie à droite. Il a une bonne section qu'il mène avec autorité. Il connaît bien son affaire... ses mortiers sont efficaces.

Le défilé quasi permanent des brancardiers ramenant vers l'arrière les blessés – et les autres- est impressionnant.

Le lieutenant ECKERT est gravement blessé. Il mourra quelques jours plus tard.

Dans la seule journée du 20 mai, près de 25 tirailleurs et une quinzaine d'européens sont sur la touche.

Le 22, d'autres unités de la brigade, se faulant entre nos compagnies assurent à leur tour la progression de l'ensemble. Enfin, quelques jours de réorganisation et de repos. Relatif d'ailleurs, tant les bombardements restent violents.

La campagne entière pue le cadavre. Cette odeur devient obsédante... on hésite à boire l'eau des sources.

26 mai. La section de mitrailleuse de RENAULT et mes canons anti-chars ont été associés dans une opération que vient d'effectuer la 2^e Compagnie. BOLBAYE et deux gars de RENAULT viennent de rentrer au P.C., conduisant, mitrailleuse aux fesses, un jeune officier allemand qu'ils ont capturé au sommet d'un poirier, dans un verger bordant la route.

- Mon leut'nant... j'ti le coupe ?, demande Bolbaye
 - J'ti l'coupe quoi ? - Ci salaud-là.

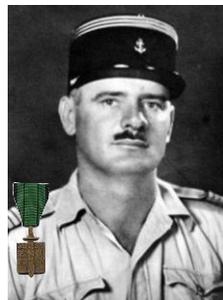
Et du geste, il fait celui qui s'apprête à fendre le jeune Teuton de la tête aux pieds, à l'aide de son coupe-coupe, comme il débiterait du petit bois d'allumage !



Philippe Fratacci © M.O.L.



Devant, de gauche à droite : le sous-lieutenant Henri Beaugé, le lieutenant Georges Eckert, le capitaine Henri Brisbarre, le capitaine Albert Chareyre et le capitaine Julien Chabert. Au milieu : le sous-lieutenant Renaud. Derrière : le lieutenant de Mareschal (deuxième en partant de la gauche), le sous-lieutenant Philippe Fratacci et le capitaine Georges Jeanperrin.



Julien Chabert © M.O.L.



Bolbaye © Henri Beaugé

- Non, dit RENAULT qui intervient in extremis, il a été fouillé, il n'a plus d'armes ni de casque, il est prisonnier. On ne tue pas les prisonniers chez nous.

En dépit du bombardement de mortiers qui devrait inciter tout le monde à se plaquer au ras du sol, furieux, BOLBAYE a pris RENAULT par le col de la chemise.

Mais mon leut'nant, Toi i a con complète ! Tu sais pas l'Allemand, quand i a donner un coup de queue, i a gagner trois petits ? ... Et dans vingt ans, tu reviens chercher tirailleur faire la guerre... Pitain !

Quelques secondes passent, le temps de permettre à BOLBAYE de reprendre ses esprits et de poursuivre, s'adressant avec distinction au jeune officier allemand, comme un comédien qui change soudain de rôle et de style :

- Mais dis-moi Monsieur, où ça vous êtes quand mon cher camarade Dioff i t'a fait prisonnier, hein ? Vous n'êtes pas dans un arbre à tirer par derrière sur le pauvre ttailleur isolé ? Hein ? Et il lui tord l'oreille comme un bon instituteur d'autrefois...

- Ton Hitler, i a pas dit que tous les Noirs c'est des singes ? Mais ce sont les singes i a monter dans les arbres, pas les hommes... Alors ! Qui c'est i le singe ? C'est nous ou bien c'est toi ? Regarde-nous bien tous ici. Tu lui diras à ton Hitler : ce sont des singes i t'ont fait prisonnier... Il sera fier de toi... Tu lui expliqueras que ces singes-là i voulaient pas finir leurs jours dans les zoos de Berlin... Fils de pitain !

Henri Beaugé, Avoir 20 ans en 1940, diffusion familiale, 2002

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI



Jacques DUPREY

Santé - Ambulance SPEARS



La plupart des blessés le sont par des éclats d'obus et des projectiles de mortiers, car les duels d'artillerie sont très violents.

Les 23 et 24 mai, l'Ambulance est prise elle-même sous un violent direct de canons automoteurs de 88 tirant de 1500 mètres. Plusieurs obus tombent entre les tentes, sans atteindre, par miracle, les blessés en traitement. Des toits de tentes d'hospitalisation sont criblés d'éclats, ainsi que les tentes du mess des officiers et de la pharmacie, cette dernière avec un gros éclat dans son mât principal. Une des tentes opératoires, où travaillent les chirurgiens, est aussi touchée.

Le chirurgien capitaine COUPIGNY, avec son équipe (le lieutenant ALBERT, anesthésiste, l'aspirant SHICK aide-opératoire, l'infirmière Franka COHEN et un infirmier quaker) opérait le légionnaire Carlson LEROY atteint de graves perforations intestinales.



Le Colonel Jean VERNIER survient, l'opération se continue sur son ordre à genoux. Le blessé, qui fut sauvé, était étendu à terre, sans que les Anglais impassibles daignent baisser la tête malgré les explosions.

Les évacuations se font toujours massivement par ambulances américaines. Celle du 22 mai, quelques heures avant le bombardement, enlève par exemple 130 blessés et opérés. Elles sont facilitées par le départ journalier d'un train sanitaire de la gare de Sessa. D'autre part, elles aboutissent maintenant en majorité à des formations sanitaires françaises et les récupérations sont plus faciles.

Ce sont les hôpitaux 422, 451 et 401, stationnés respectivement à Piantoli, Bagnoli et Castelnuovo.

A la fin du stationnement, les blessés civils italiens sont reconduits à leurs villages ou sont remis aux soins de l'hôpital italien de Sessa dont les moyens sont assez réduits, avec toutes indications utiles pour continuer l'hospitalisation.

Le 28 mai, la D.F.L. fait une nouvelle poussée vers le nord.

Pour la suivre, Spears ferme le 30, se replie dans ses camions le 31 et part le 2 juin en convoi sur Ceccano dans l'après-midi, laissant sur sa droite le paysage du Mont Cassin, le plus tragique et le plus célèbre de la Campagne d'Italie.

Celle-ci fonce à toute allure à l'est de Rome que les troupes alliées abordent le 4 juin.

Ayant moins souffert que le Corps Expéditionnaire Français, les armées américaines et anglaises ont quelque avance sur lui, et en se rabattant sur Rome, déclarée ville ouverte, elles « asphyxient » la progression française.

L'étape de San Giorgio à Ceccano ne demande que quelques heures sur des routes qu'une rapide avance a préservé des destructions de l'ennemi.

L'Ambulance ne déploie que quelques tentes en plein champ au soir et ne reçoit qu'une dizaine de malades des divers services-arrière de la Division.

Jacques Duprey, L'Ambulance Hadfield Spears ou la drôle d'équipe, Nouvelles Editions Latines, 2008



Alexis LE GALL

Bataillon de Marche 5



.... Bientôt le front s'éloigne, les 3 bataillons de Légion nous représentant pour le moment dans la poursuite de l'attaque jusqu'à ce que la 1ère D.F.L. passe en réserve d'opérations.

Le terrain étant désormais plus facile et l'armée allemande en repli, il n'était plus nécessaire d'engager de front les 4 divisions françaises pour tenir son secteur. Deux assuraient les attaques pendant que les deux autres passaient en réserve, chacune à tour de rôle, ce qui permettait à tous de souffler et de récupérer, voire même de recevoir des renforts pour combler les pertes parfois très importantes subies dans ces deux premières semaines.

C'est ainsi qu'au cours de la campagne nous reçûmes à deux reprises des renforts de « sénégalais » venant d'A.O.F. qui nous posèrent parfois des problèmes en raison des rivalités existant entre tirailleurs d'A.O.F. et d'A.E.F., problèmes superficiels très vite résolus. Quelle leçon tirer de ces premiers combats ? Pour ce qui concernait notre bataillon ce premier engagement en Italie s'était relativement bien passé. Nous avons occupé, sans pratiquement de pertes, les monts d'Oro, Calvo et Santa Maria. Par la suite notre section avait échappé aux difficiles combats du Rio Forma Quesa et, dans notre expédition du Santa Maria, le char ne nous avait pas attaqués au canon alors que nos muretins de cailloux n'y auraient pas résisté avec les pertes que l'on imagine, et, plus tard, nous avons évité le corps à corps, où nous aurions également laissé des plumes.

Enfin nous avons traversé sans dommages la ligne de défense allemande, la fameuse ligne « Hitler » que tout le monde appréhendait et qui se situait, selon nos renseignements en avant de Pontecorvo, entre ce village et les monts et qui consistaient en une série de casemates, fossés, nids de mitrailleuses, etc.. où les voltigeurs qui nous précédaient et les fusiliers marins qui nous appuyaient, avaient subi de lourdes pertes, comme, de leur côté, les britanniques au-delà du Liri. Qu'en serait-il de l'avenir ? Aurions-nous toujours la même chance ?

Alexis Le Gall, Les clochards de la gloire, Charles Hérissé éd., 2017

14 – 24 Mai 1944 – DANS LA VALLEE DU LIRI

LES 22 - 23 et 24 MAI

La 1^{ère} D.F.L. reste, le 22 et le 23, en flanc-garde fixe sur le Liri, sous les tirs de harcèlement de *nebelwerfer*, de mortiers et de 88. Une tentative de contre-attaque, menée contre la 2^e brigade par des chars ayant traversé le Liri à gué, est repoussée. Cependant, le 23, les Canadiens, que le 1^{er} R.A. appuie de ses feux, s'emparent de Pontecorvo. Mais c'est sur une ville en ruine que les cloches sonneront la libération le lendemain.

Cependant, **JUIN** a donné l'ordre à **BROSSET** et à **MONSABERT** dont la division a pris Pico le 22, de se rabattre en direction de San Giovanni pour faciliter l'avance des Canadiens.

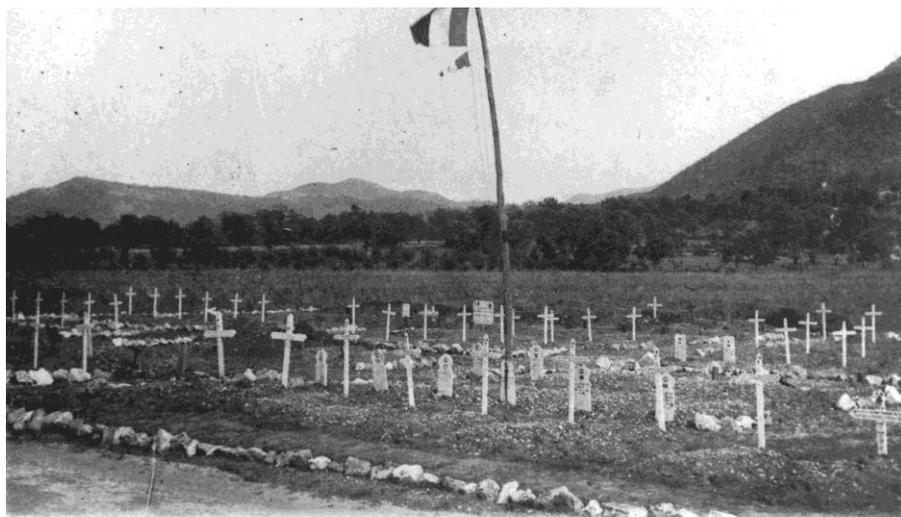
Le 24 mai, la 1^{ère} DFL reprend donc sa progression le long du Liri.

Elle engage deux groupements de part et d'autre du Monte Leucio, la 13^e DBLE et un escadron de fusiliers marins à l'est, le 1^{er} R.F.MF et le B.M. 21 du **capitaine FOURNIER** à l'ouest. L'avance, très lente, est gênée par des résistances sporadiques et des tirs de mortiers qui font de nombreux blessés. Le rio Matrice est atteint le soir même.

Le lendemain, le B.M. 21 et les fusiliers marins poussent jusqu'à Colle Tronco.

Ce sera la pointe extrême de la division sur le Liri. Venant de Pico, la 3^e D.I.A. lui coupe la route à San Giovanni. La manœuvre du Garigliano était terminée.

Yves Gras La 1ère D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983



Le cimetière de San Giorgio



Au cimetière de San Giorgio en mai 2024 © Françoise Amiel - Hébert



80^e anniversaire de la Campagne d'ITALIE
Equipe Mémoire :
*Sylvie Baudouin - Françoise Amiel-Hébert - Serge Le Nabour
Gilles Mehaut - Eric Minocchi - Florence Roumeguère - Pascal Vanotti*

Printemps 2024

Fondation B.M.24 Obenheim

« Sur les chemins de la 1^{ère} D.F.L. 1940-1945 »